Illinois U Library

NUMÉRO 66 — 16 SEPTEMBRE 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LA DERNIÈRE CARRIOLE

ROMAN DE
JUAN-ANTONIO DE ZUNZUNEGUI

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR
M.-T. VAUTIER-AUDRAIN

I

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

JUAN-ANTONIO DE ZUNZUNEGUI

L'AUTEUR du roman espagnol : la Dernière Carriole, que nous présentons aujourd'hui à nos abonnés dans une traduction française de M.-T. Vautier-Audrain est un Basque, né au début de ce siècle, à Portugalete, petite ville située à l'embouchure de la rivière de Bilbao. Après avoir passé son baccalauréat au collège des Jésuites d'Orduna, il fit des études d'histoire et de droit à Salamanque et à Madrid. Disciple et ami de Miguel de Unamuno, ses premiers pas dans la carrière littéraire furent guidés par le célèbre essayiste espagnol. Plus tard, il suivit des cours de langue et de littérature françaises à Tours, puis il s'en fut étudier l'italien à Pérouse. Il vit actuellement à Madrid, l'hiver, et au pays basque, l'été. Au point de vue littéraire, il a été également influencé par les littératures française, italienne et anglaise. Le prix Fasteuratti de l'Académie espagnole, équivalent de notre Goncourt, lui a été décerné pour son roman Ay !... estos hijos ! (Ah ! ces enfants !) ; il a obtenu tout récemment le Prix National pour un autre roman La Ulcéra (L'Ulcère). Il a publié six longs romans, cinq volumes de nouvelles et de contes, ainsi que de nombreux articles dans des revues et journaux.

LA DERNIÈRE CARRIOLE

Roman de JUAN-ANTONIO DE ZUNZUNEGUI

Traduit de l'espagnol par
M.-T. VAUTIER-AUDRAIN

I

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1950 by Librairie PLON, Paris.

Supplément au N° 257 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

INSTANTANÉS

Il entra. Au billard, les bras restaient en l'air; aux tables, les yeux quittaient les cartes ; les queues de billard se redressaient comme des hallebardes ; les langues se taisaient...

Martinez venait, fumait un robuste havane ; et, dès qu'il s'assit, le garçon, très à la page lui apportait déjà, avec son meilleur café, un petit verre de cognac.

— Le pauvre don Lucas est mort !

La nouvelle courait d'un groupe à l'autre...

— Le pauvre don Lucas est mort !...

De la table de manille à la table de belote, et de la table de belote à la table du jeu de *mus*...

— Le pauvre don Lucas est mort !

L'émoi gagnait le comptoir du patron et s'engouffrait dans les cuisines.

Un grand jour pour Martinez ! Il prit un morceau de sucre entre le pouce et l'index, tout doucement l'introduisit dans la tasse archipleine. Le café monta dans le sucre avec gourmandise, s'y étala.

« Ainsi la mort s'empare de la vie... » songea Martinez.

D'un seul coup, il happa son sucre. Puis, avec le cognac, peu à peu, il se rinçait les joues.

— A quelle heure est-ce arrivé ? lui demanda le garçon.

— A l'instant... C'est tout juste s'il m'a laissé le temps de déjeuner !

— Pauvre don Lucas !

— Voilà le sort qui nous attend tous ! soupira Martinez en contemplant son cigare, après avoir tiré une de ces bouffées de satisfaction qui le trahissaient.

Avec cette nouvelle-là, tout l'établissement allait se mettre en demi-deuil. On chuchoterait les « dix de der ». Les joueurs de billard assourdiraient leurs carambolages et, de tout l'après-midi, s'interdiraient les rétros et les massés. Par égard envers don Lucas, les marins retraités banniront de leur *tertulia*, de leurs bavardages, toute histoire salée... et le patron ne secouera pas le timbre mécanique pour réveiller le garçon.

Bonne journée, ah ! bonne journée, pour Martinez ! L'homme le plus riche du village venait de finir. Un millionnaire, mais un vrai de vrai. Un millionnaire de douros; un millionnaire à cercueil d'acajou et des plus chers, à enterrement de *Première Spéciale* et faire-part sur sept colonnes en première page des journaux. Martinez ne se rappelait pas avoir pêché un aussi gros poisson depuis don Victor.

La joie lui descendait jusqu'aux cors et lui remontait au cerveau :

« Il était temps, il était temps que mourût quelqu'un qui en valût la peine ; vraiment, depuis la Saint-Glinglin, nous n'embarquions plus que des cireurs de souliers, des allumeurs de becs de gaz et des bonnes à tout faire », songeait Martinez.

Sans presque s'en rendre compte, il appela si bruyamment le garçon que tous les clients le dévisagèrent et semblaient lui cracher des injures :

— Misérable !

— Canaille !

— Criminel !

« Et allez donc ! comme si c'était moi qui les

tuais... se dit Martinez. En fin de compte, je ne fais que les empaqueter quand ils sont morts et les facturer. »

Le *camarero* accourait avec la bouteille de cognac. Martinez préféra une fine :

— Apporte-moi Napoléon !

— Je ne sais pas s'il y en a.

— Eh bien, Charles III.

Et, plus aimable :

— Qu'est-ce que tu as comme cigares ?

— Eh, eh ! (Le garçon clignait un œil.)

— Tais-toi, et amène ce que tu as de mieux.

Le garçon revint avec une boîte de « Roméo et Juliette ».

Martinez se mit à les palper, à les presser aux extrémités : il les regardait, les soupesait. Enfin il se décida, fit avec son canif une petite fente au bout du cigare et le plaça dans sa bouche pour l'allumer.

*

— Il prend une fine Charles III et il fume un autre cigare !

— Une Charles III et un autre cigare !

— Une Charles III et un autre cigare !

L'écho rebondissait des joueurs de belote aux joueurs de billard, et aux joueurs de *mus*. L'écho grondait parmi les marins retraités. Mais puisque Martinez n'observait pas les respects dus aux défunts, les belotes et les rebelotes résonnèrent à nouveau contre le marbre... les « renvis » du *mus* fusèrent... les rétros par la bande et les carambolages reprirent de plus belle sur le tapis vert : le café retrouvait son brouhaha.

Le patron s'approcha de la table isolée. Il était le seul à faire bon visage à Martinez ; rien qu'à le voir entrer, il devinait l'importance du dernier défunt.

Un « café nature » annonçait les enterrements de *Deuxième* et de *Troisième*. Le café avec un modeste petit verre, les enterrements de *Première Secondaire*, et de *Première Simple*... Alors on allait jusqu'au « Voltigeur » (de père inconnu). Mais quand Martinez faisait son entrée en fumant un havane et qu'il exigeait du grand cognac, c'est que le mort était d'importance et de *Première Spéciale*.

Martinez, alors, s'installait confortablement, croisait les jambes, savourait le cognac et aspirait son cigare par trois bouffées consécutives, en songeant à sa fête du lendemain, avec le clergé au grand complet, les vicaires de la paroisse, les curés des villages voisins, chantres en tête, et, devant, la « vedette » entre les flambeaux d'honneur (1) : dans les *Premières Spéciales* il mettait le plus possible de flambeaux, pour que la famille fût satisfaite de voir son mort si bien accompagné ; ensuite, à l'église, le plus haut catafalque et la messe chantée avec orgue et à trois voix, en attendant que pour les enterrements de millionnaires on en inventât une quatrième.

*

Mais il y avait des jours où Martinez n'allait pas au café... pas plus l'après-midi que le soir. Des jours où, pour toute réjouissance, Martinez faisait un tour jusqu'à la pointe de la jetée, avec un cure-dent à la bouche, en regardant la mer.

C'étaient les jours des enterrements de *Troisième*, tristes et pauvrets, qu'accompagne un seul curé, avec la cape, et qui ne chante rien ; à l'église, pendant la messe, on n'allume que les cierges du maître-autel ; les *Troisièmes* coûtent 93 pesetas et 25 centimes.

Hélas ! Martinez connaissait des jours plus désolants, des jours tels que le courage lui manquait pour aller jusqu'à La Pointe. Jours d'enterrement de *Quatrième* avec un prêtre en surplis, et seulement quatre cierges allumés au maître-autel. Les *Quatrièmes* coûtent 59 pesetas... Alors il descendait jusqu'à la *Plaza*, sans même le cure-dent ; il regardait l'heure à l'horloge de la gare et s'en retournait chez lui de mauvais poil...

Mais il y en avait de pires, oui, oui, de pires, encore ; des jours qu'il aurait mieux valu rayer du calendrier ; les jours d'enterrements de *Cinquième*, avec un prêtre en surplis et rien que deux cierges ; 26 pesetas, 65 centimes.

Une ultime classe existait encore, qui pour un village riche se renouvelait trop fréquemment : l'enterrement de *Dernière Indigents*, que subventionne la municipalité. Un prêtre en surplis, car le Conseil municipal ne badinait pas. Pour ces enterrements-là, l'église n'encaissait rien. Et cependant, Martinez accordait toute sa sympathie à ces deuils-là, parce que la mort c'est le repos pour l'indigent... et, à l'heure d'ensevelir les pauvres, il le faisait avec plus de tendresse que s'il se fût agit d'un potentat.

Pardonnez-lui si vraiment, aujourd'hui, il n'a pas su dissimuler sa joie, mais voilà, c'est que le riche don Lucas a passé... Vous voyez bien qu'on a répété le cigare et le verre de cognac ! C'était bien la moindre des choses. Qui donc n'aurait jamais fait dans sa vie un petit excès ?

Martinez dégustait sa Charles III, suçait le nouveau havane en enveloppant les clients d'un regard de mépris. Comme si eux-mêmes ne connaissaient pas leurs jours de liesse !... « La vie nous procure à tous de temps à autre un instant de bonheur — pensait-il — eh bien, c'est mon tour, voilà tout ! » et il retournait à sa Charles III et au cigare avec une jouissance calme, complète.

*

Ce brave don Lucas... tout de même, il en a eu du mal à s'en aller... mais enfin...

Une allégresse irrésistible envahit Martinez en évoquant le mort, il croit revivre cette lente décrépitude, il le revoit comme ces deux dernières années, se courber peu à peu ; il suit cette démarche de plus en plus indécise, plus vacillante ; il entend cette voix qui s'atténue, qui s'éteint, qui se voile.

— Comment ça va, don Lucas ? s'écriait-il, quand il le rencontrait sur le môle ; vous rajeunissez de jour en jour, un vrai jeune homme !

— Mais non, mais non... c'est tout le contraire, hélas !

Martinez le couvait en connaisseur... « Il baisse, il baisse à vue d'œil... et ce sera de l'acajou, et une *Première Spéciale*, et des faire-part en première page, sûr ! »

— Allez, allez, don Lucas, continuez aussi gaillardement !

Et c'est ainsi qu'il prenait congé, tandis qu'il observait la tête inclinée du vieillard et son corps penché vers la terre comme y cherchant sa dernière demeure.

Martinez imaginait avec délectation le graphique descendant du millionnaire, de l'homme le plus riche du village. D'ailleurs, pour Martinez, tous les gens du voisinage, tous, sans exception, même ses plus intimes amis, n'étaient que :

L'un : *Première Classe Spéciale :* avec tout le clergé, les vicaires de la paroisse et le plus de curés possible des paroisses voisines. Prix, en moyenne 1.200 pesetas. A l'église, on y allait de toutes les illuminations.

L'autre : *Enterrement de Première Secondaire :* le clergé et les vicaires de la paroisse. Prix, 700 pesetas. A l'église, on allume deux grands et deux petits lustres.

Celui-ci : *Première Simple :* le clergé, 400 pesetas, deux grands lustres.

(1) Cierges que portent deux rangées d'amis aux enterrements.

Celui-là : *Enterrement de Deuxième :* le clergé paroissial, mais sans capes ; 230 pesetas. Deux petits lustres.

de Troisième ;
de Quatrième ;
de Cinquième ;
Enterrement de Dernière Indigents.

Il n'y en a pas d'autres.

Les catafalques de *Première Spéciale,* de *Première Secondaire* et de *Première Simple* sont semblables. Les autres, en rapport avec la classe.

Les flambeaux d'honneur sont aussi nombreux que la famille le désire.

Service des cierges : cinq réaux (1 peseta 25) ;

Service d'ensevelissement : 15 pesetas ;

Habit pour le mort (1), le meilleur marché : 100 pesetas ;

Portières : 20 pesetas.

Service des tables pour poser le cercueil, les cierges et les signatures de condoléances : 25 pesetas.

Martinez, possesseur depuis vingt ans des Pompes Funèbres accréditées, regardait et traitait les gens selon la classe d'enterrement où il les cataloguait, et ensuite, naturellement, selon la qualité du cercueil ; quant aux faire-part ?... ma foi, toutes les familles n'envoyaient pas de faire-part aux journaux...

Les catégories de cercueils s'échelonnaient ainsi :

Châsse acajou : 1.500 pesetas ;
Châsse imitation : 750 pesetas ;
Forme sarcophage : 450 pesetas ;
Octogonal lisse : 350 pesetas.
Modèle épaulé : 350 pesetas ;
Modèle bombé : 225 pesetas ;
Modèle galbé : 225 pesetas ;
Modèle lisse : 100 pesetas ;
Modèle tapissé papier : 60 pesetas ;
Modèle peint : 45 pesetas.

Pour les quelques personnes du village qui deviendraient des « *Premières Spéciales* à châsse acajou », pour celles-là il exagérait ses attentions et ses amabilités. Avec les pauvres de bière tapissée ou peinte, il affichait l'indifférence la plus corrosive. En somme, la constante fréquentation des morts avait endurci le cœur de Martinez. C'était inévitable : ses sympathies allaient vers les gens vaniteux et « argentés », au faire-part garanti.

— Pourquoi ne fais-tu aucun cas des autres ? marmonnait sa sœur. Nous avons tous le droit de vivre !

— Laisse donc, Andrea, laisse donc... Je sais ce que j'ai à faire...

Dès qu'un riche du village attrapait un rhume, Martinez ne se sentait plus de joie :

— Les maladies, pour insignifiantes qu'elles soient, disait-il à sa sœur, c'est toujours un pas vers la mort...

Tout de suite, il tâchait de rencontrer le médecin :

— Qu'y a-t-il ? Comment va don Romualdo ?

— Pas mal.

— Que Dieu le garde ! c'était sa phrase sacramentelle.

Il faisait une mine désolée, mais, dans le fond, souhaitait que don Romualdo trépassât.

Il entretenait des relations les plus étroites avec les médecins de la région, mais il montrait une préférence pour l'un d'eux, don Rufino. Don Rufino, docteur depuis de nombreuses années, se distinguait dans le village par son surnom de « Puntillero » (torero qui achève le taureau) car, d'après les mauvaises langues : malade qu'il traitait, malade qu'il tuait.

Martinez commençait d'éprouver pour lui un faible incoercible. Le docteur devenait en quelque sorte son associé. Il l'invitait à déjeuner certains jours de fête. La sœur mettait alors les petits plats dans les grands. Quand Martinez le rencontrait dans la rue, il l'entraînait au cabaret le plus proche et s'envoyait avec lui quelques verres de vin blanc.

— Comment va, comment va la clientèle ? lui demandait-il.

— Elle se meurt honnêtement, comme il convient, afin de laisser des places libres, parce qu'il faut voir ce qu'il en arrive au monde, ah ! comme s'il en pleuvait !

— Bien, *hombre,* bien, vise droit et à la tête ! conseillait Martinez au troisième verre de vin blanc.

Et au septième, don Rufino lui confiait tout bas, au creux de l'oreille :

— C'est qu'on n'est pas fichu de savoir ni quand ils nous restent dans les mains ni quand ils en réchappent... Ah ! mon vieux Martinez, nous vivons en pleine mélasse...

Et, pour remettre un peu de lumière dans leur cerveau, ils continuaient à trinquer.

Plus tard, ils se retrouvaient dans la rue, tout songeurs.

— Le monde est un puits, un puits obscur ! bramait don Rufino.

— Que peut-il y avoir par delà la mort ? s'inquiétait Martinez.

De leurs fenêtres, les femmes les voyaient ensemble, et tout tremblait sous l'emprise d'un souffle étrange. Elles s'enfermaient bien vite :

— Qu'est-ce qu'ils peuvent tramer encore ? mais qu'est-ce qu'ils peuvent tramer ?

Martinez, après une certaine quantité de « vins blancs », voyait tout à coup la rue s'emplir de faire-part, de faire-part de toute une première page, avec des airs de jardin mortuaire. Et, quand il avait son compte, il rentrait chez lui en répétant :

Première page :

Page entière 1.500 pesetas ; demi-page 750 pesetas ; octuple 375 pesetas ; sextuple 225 pesetas ; quadruple 150 pesetas ; triple 115 pesetas ; double 80 pesetas.

Cinquième page :

Page entière 750 pesetas ; demi-page 375 pesetas ; octuple 130 pesetas ; sextuple 90 pesetas ; quadruple 65 pesetas ; triple 45 pesetas ; double 30 pesetas.

Et, en arrivant sous le porche de sa maison, il ressassait :

J'ai 10 % de commission...

*

« Le moins drôle c'est que plus ça va, moins il meurt de monde. Depuis quelque temps le village jouit d'une épidémie de santé ! Je ne sais pas, je ne sais pas où l'on va. Heureusement que don Lucas a rendu son âme à Dieu — comme diront demain les journaux — au moment le plus opportun, sans quoi... » Il suça le cigare et but une gorgée de cognac avec parcimonie. Les clients le regardaient de travers. Ils ne lui pardonnaient pas les excès qu'il s'octroyait quand le mort était d'importance. Mais aujourd'hui, la deuxième tournée de cognac et de cigare, pour la mort de don Lucas, leur chargeait les yeux de lueurs de mépris, d'éclairs de fureur.

« Continuez à me dénigrer, je ne demande que ça ! » pensait Martinez, qui les contemplait à travers les volutes du cigare.

Il revint à don Lucas avec un contentement obstiné...

« Je l'ai laissé enseveli et reposé comme un bienheureux, avec ses petites mains croisées sur son habit de Saint-François ; et son nez d'oiseau rapace qui s'efforçait de rejoindre la bouche.

(1) En Espagne, on se sert d'habits religieux pour ensevelir les morts.

» Qu'est-ce que cet homme aura pu lutter dans sa vie pour avoir réussi, parti de zéro, à posséder un pareil capital... Que de peine, que de larmes, que d'efforts !... mais que de joies aussi !... Oui, ces hommes-là ont leurs joies comme les autres ! »

Les derniers mois, il le voyait mourir peu à peu. Il le cherchait sur le môle, l'attendait parfois à la sortie de sa maison quand il prenait la voiture pour aller à Bilbao. « Il a chaque fois plus de mal à monter, se disait Martinez : un jour prochain, il arrivera au bout de sa corde et il s'arrêtera. » D'autres fois, il simulait de la surprise à rencontrer le vieillard, et il supputait les heures qui lui restaient à vivre avant cette dernière qui avait sonné ce matin.

Immédiatement il en avait été avisé :

— Don Lucas est mort, venez vite !

Il accourut « se présenter ». La femme et les enfants pleuraient ; les gendres dodelinaient de la tête dans les coins.

Martinez se mit en devoir de fignoler ses plus redondantes condoléances à la veuve, condoléances qui s'étendaient à toute la famille. M. le curé se retirait au même moment. Les domestiques déambulaient en silence.

— Il conviendrait de rédiger le faire-part, conseilla Martinez à la fille aînée.

Alors on lui apporta du papier et de quoi écrire. Martinez s'assit devant la table de la salle à manger.

— Don Lucas avait-il des titres honorifiques ? Lui donnait-on de l'excellentissime ou de l'illustrissime ? demanda Martinez.

— Non... hésita la fille aînée.

L'aîné des fils revenait, « Luquitas », « le petit Lucas », comme on l'appelait, malgré ses cinquante ans.

— Papa n'avait aucun titre, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas...

Finalement, Martinez se trouvait entouré de tous les enfants et de leurs alliés.

Il écrivit :

DON LUCAS GOROSTEGUI Y UNDARRAGA
Qu'il Repose En Paix
Décédé à Capetillo, le 27 mai 1918

Les enfants détournaient leurs regards. Les gendres et les belles-filles regardaient par-dessus l'épaule de Martinez avec une évidente délectation.

Muni des Saints Sacrements de l'Eglise et de la bénédiction apostolique de Sa Sainteté.

Sa veuve, la Señora doña Adela de Astarbe y Nicolau ; ses enfants : don Lucas, doña Maria Teresa, doña Asuncion, doña Carmen, don Ramon ; ses beaux-parents : doña Maria del Rosario Puente, don José Maria Iza, don Ramon Gortazar, don Ricardo Luzuriaga, doña Luisa Simonet ; ses petits-enfants, ses frères...

— Il en a un, mais il était fâché avec lui ; alors je ne sais pas si maman voudra qu'il soit nommé, interrompit l'aînée.

Martinez cessa d'écrire. La fille alla jusqu'à la chambre de sa mère, qui s'était couchée, et revint tout de suite :

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Rafael.

Son frère, don Rafael ; ses neveux, cousins et autres parents.

SUPPLIENT ses amis de ne pas l'oublier dans leurs prières et d'assister aux funérailles du défunt qui seront célébrées pour le repos de son âme, en l'église Sainte-Marie de Capetillo, aujourd'hui mardi à 10 heures du matin, et qui seront suivies, à 11 heures, de l'accompagnement du corps, depuis la maison mortuaire, Muelle, 50, au cimetière de Capetillo.

(Agence funéraire Martinez — Calle don Victor Chavarri, Capetillo. Tel. 23012)

— Le voudrez-vous en première page, le faire-part ?

— Bien entendu !

— Et le format ?

— La page entière, ce serait trop ?... hasarda Luquitas.

— Il y a eu des précédents, pour « don Victor », on avait mis des faire-part de page entière dans tous les journaux de Bilbao !

Les gendres — c'étaient le moment de faire les généreux — opinaient pour la page entière ; mais l'un d'eux, député conservateur et unitaire intransigeant, leur opposait une restriction :

— Je pense que vous n'allez pas en envoyer à *la Liberté* ni à *la Gazette de Euscalerria* ?

Pressentant l'amenuisement de ses gains, Martinez lui exposait :

— Votre père, messieurs, a été un homme libéral, aux idées larges, qui jouissait de grandes amitiés dans toutes les classes et dans tous les partis... En vérité, je trouve qu'il serait regrettable de priver beaucoup de ses plus intimes amis, qui lisent exclusivement certains journaux, du réconfort de l'accompagner dans son dernier voyage.

— Vous avez raison, Martinez, vous avez parfaitement raison ! Que cela paraisse dans tous les journaux, exigea la fille aînée.

Le gendre intransigeant, pour qu'on n'allât pas dire qu'il voulait économiser quelques pesetas, se déclara convaincu...

Martinez eut un soupir de satisfaction : cinq éditions du matin et deux du soir ; dix pour cent de commission ; première page, 1.500 pesetas ! Sept fois trois, vingt et un : 210 jolis douros. Ah ! s'il pouvait nous tomber, au moins chaque mois, un oiseau de cette envergure !

Il demanda la permission de téléphoner le faire-part aux journaux du soir. Pour ceux du matin, il exigea qu'on lui réservât la totalité de la première page et promit de passer à la rédaction dans la soirée.

La famille voulait que l'enterrement eût lieu avec un corbillard tiré par des chevaux. Dans le village, même les plus riches s'en allaient à bras malgré l'éloignement du cimetière. Martinez n'avait pas de service de voitures, mais il se mit tout de suite en rapport avec l'entreprise de corbillards de La Miséricorde. La bière, oui, il l'avait, et d'acajou, grand luxe, avec poignées d'argent : du sérieux et du sobre. La meilleure fabrication de Badajoz !

Ce n'était pas tout ; restaient les ultimes détails à régler. Il prit en note les renseignements pour l'état civil : les prénoms et les deux noms du défunt, âge, date de naissance, nationalité, situation de famille, profession ; domicile mortuaire, rue, numéro, étage, heure ; noms des parents du défunt, nationalité. Noms des orphelins, depuis l'aîné jusqu'au plus jeune ; s'ils son majours ou mineurs ?...

Avec tout ce questionnaire rempli en bonne et due forme, Martinez se rendrait chez le médecin qui avait soigné don Lucas, pour obtenir le *certificat de décès*. Avec ces renseignements et le certificat de décès, la municipalité lui accorderait le *permis d'inhumer*, afin de pouvoir donner une sépulture décente au millionnaire.

Il ne lui resterait plus qu'à prévenir l'église et le fossoyeur.

Avant de se retirer il jeta un dernier coup d'œil à la chambre mortuaire. Don Lucas se tenait coi, le souffle coupé, comme si, vivant, il venait de casser

une assiette. Les mains croisées tenaient un crucifix ; l'ovale cendré, violacé, se découpait dans la capuche franciscaine...

*

Les mauvaises langues assurent qu'il possédait plus de 100 millions de pesetas. Et dire qu'il n'a pas pu en emporter une seule ; qu'il a dû les laisser toutes ici-bas !

— Que feraient ces hommes-là si l'argent avait cours dans le commerce éternel et s'ils pouvaient le traîner avec eux dans l'autre monde ? Auraient-ils assez de générosité pour le laisser ici à leurs enfants... ou l'emporteraient-ils ?

Il lui sembla entendre une voix :

— On l'emporterait...

Martinez bondit jusqu'à la porte. Une sueur froide lui coulait de la tête aux pieds, jusqu'au noir des ongles.

— Allons, don Lucas, à présent, attention, un peu de calme, hein ? Vous verrez qu'on ne vous privera de rien : la première page entière de tous les journaux ; la carriole à *la Federica ;* la meilleure bière de Badajoz, qui est justement l'endroit où l'on construit les meilleures bières ; et l'enterrement de *Première Spéciale,* avec toutes les illuminations de l'église et la messe chantée à trois voix, parce qu'il n'y en a pas quatre, s'il y avait une quatrième voix, vous pouvez être certain qu'elle serait pour vous...

» Cette fois, les enfants, les gendres et les belles-filles du défunt n'ont pas regardé à la dépense... Il ne pourra pas se plaindre. »

Don Lucas ne bronchait pas, raide et froid. Il prenait du ventre, visiblement ; et on aurait dit qu'il commençait un rhume.

Avec un peu d'ouate, Martinez lui tamponna les narines.

— Na, bien ! don Lucas...

Mais, en se retournant pour sortir, il eut l'impression que le millionnaire lui clignait de l'œil. « Il a toujours été un peu farce », se dit le brave Martinez... et il prit le large avec une certaine hâte.

Maintenant il revit tous ces détails, tandis que la Charles III lui brûle les gencives dégarnies, et que la fumée du havane l'endort dans les délices de Cuba...

La taverne a complètement quitté le deuil. Chacun fait son vacarme personnel. Martinez consulte sa montre : 16 h. 45. Il paie et s'en va, leur laissant à tous un regard de mépris.

Vers Bilbao, la rivière se perd dans la ferraille et les fumées...

L'ACCUEIL que lui réserva *la Liberté* fut inimaginable. Les rédacteurs, grimpés sur les plateaux des machines, le saluaient avec les pages d'annonces du quotidien et avec de vieux faire-part. Les femmes de ménage agitaient leurs chiffons à poussière, arboraient leurs balais.

Martinez en fut vivement ému. Il dut attendre que M. le directeur en eût terminé avec la visite d'une danseuse qui venait au théâtre Arriaga et qui désirait une propagande discrète dans le journal. Entre temps, tous l'entouraient, lui posaient des questions sur le défunt :

— Quel grand homme que don Lucas !... et quels fils et quels gendres il laisse ! Leur geste, en envoyant le faire-part à *la Liberté,* c'est une chose que nous ne sommes pas près d'oublier, nous tous qui travaillons dans cette maison, avouait M. le sous-directeur, tout attendri.

Ils offrirent à Martinez un verre de Manzanilla, et, au moment de boire à la santé de tous les « morts à faire-part », la porte de la direction laissa le passage à un caballero et à une dame.

Le directeur allait bras ouverts à Martinez :

— C'est vous, l'homme du faire-part en première et page entière ?

Martinez, rouge d'émotion, dut avouer que, en effet...

On le présentait à la belle señora, la belle danseuse dont le répertoire ne comprenait aucun numéro qui n'aurait pu être présidé par la fillette la plus ingénue.

— N'oubliez pas d'orienter votre réclame dans ce sens, monsieur le directeur.

Martinez lui baisa la main, comme il l'avait vu faire à certaines gens distingués de la ville. Et tout le monde s'avança jusqu'à la sortie principale afin de souhaiter l'au revoir à une femme aussi « époustouflante ».

Toute l'attention des « employés de la presse » revint à Martinez.

— Eh bien, ami Martinez, un beau morceau, hein ? blagua le directeur en lui offrant une cigarette.

— La danseuse ?

— Hé non, *hombre !* le mort !

Il y eut un silence très doux.

— Ah ! quel mort, quel mort ! se délectaient-ils.

Une grande bobine de papier venait d'être hissée près de la rotative.

Tous la contemplaient dans le ravissement.

— Demain, tous les journaux de Bilbao répéteront en première page, et des milliers de fois, ce faire-part, annonçait avec emphase le directeur.

Ils regardaient encore l'énorme rouleau de papier.

— Ce doit être la note nécrologique, n'est-ce pas ?

— Pour un pareil faire-part, une note serait insuffisante ; je ferai un article, un grand article ! affirmait le directeur.

— Le pauvre, il laisse plus de 100 millions de pesetas ! se lamenta Martinez.

— Oui, à l'heure de filer pour l'autre monde, nous partons tous pauvres, nous laissons tout ici..., assura un rédacteur affligé de cinq enfants et de 60 douros de salaire.

Le directeur soupira : « Plus de 100 millions de pesetas ! »

— Que de larmes et que de peine pour amasser tout cet argent.

— Oui, et que de bassesses et d'immoralité... trancha le rédacteur père de famille nombreuse.

— Evidemment, don Lucas n'a pas dû être un saint.

— Chez nous, tout le pays le tenait pour un triste sire, mais jamais nous ne le lui disions, s'apitoya Martinez.

— Ah ! le fieffé coquin !... 100 millions !... modula avec respect le directeur.

Martinez se disculpa :

— Paraît qu'il n'était pas d'ici.

— C'est égal ! fit le directeur.

— Jeune homme, il débuta dans un commerce de savon, avec un ami ; quand son associé mourut, Lucas prit tout pour lui, et la veuve dut se retirer à Santo Domingo de la Calzada, où elle était née, et où elle a vécu sans le sou.

Le rédacteur au maigre salaire et à la nombreuse famille surenchérit :

— Plus tard, à la Bourse, où il grossissait son magot, il n'avait pas non plus une très bonne réputation.

— Ah ! la grande canaille ! se réjouit le directeur.

— Si son sans-gêne avec l'argent des autres était formidable, sa générosité envers les siens laissait

plutôt à désirer. Alors qu'il avait empoché déjà plus d'un million de douros, il a laissé sa mère mourir à la Miséricorde, compléta le sombre rédacteur.

— Ah ! la belle figure de bandit que la Renaissance a perdue ! vociféra le directeur.

— Allons, allons ! éluda Martinez.

Le directeur disparut quelques instants.

On en profita pour montrer à Martinez la nouvelle machine :

— Avec cette rotative nous pourrons tirer, à deux encres, cinquante mille exemplaires... Nous convertirons à un sain libéralisme tout le Nord de l'Espagne ! pontifia le sous-directeur.

Martinez acquiesça fraîchement.

Au même moment arriva le directeur brandissant quelques feuillets :

— Je vous ai pondu un de ces petits poulets ! Je crois que je suis tombé à pic sur le vrai caractère du défunt.

Tous les curieux l'entourèrent :

— Voyons, voyons !

Le directeur s'éclaircit la gorge et, avec un ton de circonstance :

DON LUCAS GOROSTEGUI Y UNDARRAGA EST DÉCÉDÉ

« L'Industrie et le Commerce, la Banque et la Navigation viennent de prendre le deuil. Deuil qui atteint également les familles les plus distinguées de notre haute société, apparentées à don Lucas.

« Forges, résonnez !
Cloches, ne sonnez »,

dirions-nous, parodiant le poète, car don Lucas fut un chef d'industrie de haute lignée ; il consuma ses meilleures, ses plus lumineuses idées au progrès des affaires du pays. C'est au magnifique talent d'entrepreneur de l'homme que nous pleurons tous aujourd'hui qu'est dû le développement de nos exploitations minières et de notre industrie...

» Ah ! sans son éminente intelligence, qu'en serait-il advenu de nos entreprises ?... »

— Elles auraient marché tout aussi bien, s'interrompit le directeur.

— Mais, ces choses-là, il convient de les dire aux « hommes de faire-part en première page entière », nota Martinez.

— Bien sûr, bien sûr ! s'écrièrent les autres.

« Elles seraient dans le plus lamentable abandon.

» Son éminent cerveau fut toujours une ruche d'où jaillissaient les plus heureux projets. En effet, la grande ambition de cet homme, que la mort vient de terrasser, fut sans cesse de projeter. Toute la Biscaye est un gigantesque projet issu de son éminent entendement. »

— Malgré tout le respect que je dois à don Lucas, dont je suis le premier admirateur, interrompit le rédacteur père de famille nombreuse, il me semble que ces dernières phrases-là sont quelque peu exagérées !

— Vous oubliez sans doute, mon ami, qu'il s'agit là de commenter un événement dont le faire-part occupera toute la première page ! expliqua Martinez avec véhémence.

— Oui, mais si nous lui disons tout cela, qu'est-ce qui restera pour les autres millionnaires qui mourront par la suite ?

Le directeur et le sous-directeur hésitèrent.

— La même chose, affirma Martinez ; la vanité des gens est immense. Les morts ne prennent pas de notes... et, parmi les vivants, qui protesterait en se sachant le fils ou le gendre d'un aussi gros bonnet ?

— Continuez, continuez ! implorèrent les auditeurs.

— Où en étions-nous ?

— Toute la Biscaye...

— Ah ! oui...

« Toute la Biscaye est un gigantesque projet issu de son éminent entendement.

» Et que dire de l'activité, de la capacité de travail de notre cher ami ?... Très matinal, dès les premières heures il visitait les usines et les ateliers dont il était actionnaire, et partout il semait les fruits de sa capacité et de son organisation.

» Et si nous abandonnons le terrain des affaires pour aborder le plan social, que dirions-nous de l'homme jamais assez pleuré, que ne sachent déjà nos lecteurs !

» Sa générosité fut toujours proverbiale. Jamais, au grand jamais, une plainte ne parvint à ses oreilles qui ne trouvât un prompt soulagement. Dans les hôpitaux et les asiles de la province, son nom est toujours prononcé avec une véritable onction.

» Et au sein de sa famille ? Don Lucas fut un époux exemplaire et un père très aimant. Son dévouement et sa largesse avec tous ceux qui l'entouraient, serviteurs et parents, sont trop connus pour que nous essayions ici de les rappeler. Son énergie et sa douceur resplendissaient dans son regard plein d'intelligence et de bonté.

» La Biscaye, ou, plus exactement, l'Espagne entière, perd une de ses plus grandes valeurs morales et intellectuelles, et Bilbao, un des facteurs de sa puissance et de sa richesse... »

Le directeur suspendit la lecture de son article nécrologique, gagné par l'émotion...

Planait un silence de mort.

— C'est une œuvre magistrale... émit enfin Martinez avec attendrissement... Allons, messieurs !

Il leur tendit la main.

— Il nous manque encore des précisions sur les conseils d'administration et les entreprises dans lesquels il s'était fourré et à la splendeur desquels il contribuait tant, ajouta le directeur avec orgueil.

Mais déjà Martinez gagnait la rue...

*

« Cela marche comme sur des roulettes, je suis sûr que la veuve, les fils et les gendres seront enchantés... La nécrologie *est* une des choses qu'il faut le mieux soigner », pensait-il.

Soudain, ses regards furent attirés par une silhouette vive, odorante et souple qui sortait d'un portail. Il rendit grâces au Seigneur de pouvoir contempler une œuvre de sa main, aussi parfaite...

Il devait encore passer à *l'Echo de Bilbao,* journal aristocratique et monarchique ; à *la Voix de la Province,* quotidien catholique à outrance ; au *Moniteur de Biscaye,* défenseur, selon lui, des « traditions du pays », le plus fort tirage ; et à *la Gazette de Euscalerria,* nationaliste basque. *L'Echo* était peut-être le moins lu. Il périclitait depuis quelques années ; ses annonces devenaient peu nombreuses et ses faire-part rarissimes. La direction avait essayé différentes solutions pour tâcher de le remonter.

D'abord on tenta de donner une large place aux sports. On fit venir un chroniqueur sportif pour en rédiger les articles. C'était un jeune homme pâle, menu, avec une paire de lorgnons et une maladie d'estomac. Sous ses auspices, le journal se mit à patronner des courses, des matches, des compétitions, à créer des prix et des récompenses, etc. Il soumit les candidats des différentes équipes sportives à une gigantomachie spectaculaire... Et avec tout cela, on réussit à augmenter le tirage de cent soixante-dix-huit exemplaires et pas la moindre amélioration dans les réclames et les faire-part ! Devant un pareil résultat la direction de *l'Echo* en eut vite assez de son sportif et bientôt le remercia.

Elle allait essayer, maintenant, de donner de

l'ampleur à la chronique mondaine et engagea un spécialiste de la question, venu tout droit de la capitale. Il était énorme, velu, avec un cou de taureau et des yeux comme des œufs, aussi gros et aussi blancs... Il possédait une voix de flûte, et il rédigeait ses articles sous le pseudonyme de « don Cleofas ». Il se mit à élaborer une série de commentaires qu'il intitulait *Soupirs*. Au bout de quelques semaines, il se persuadait que toutes les femmes de Bilbao « soupiraient » pour lui. On le remercia pour ses qualités de poseur et de matamore.

La direction, afin d'améliorer les finances de *l'Echo*, décida de lui faire prendre davantage le vent de la Bourse. On publiait les cotes de toutes les bourses du monde et on interviewait les directeurs des banques les plus importantes. Mais il fallut remercier le rédacteur des finances, un petit monsieur noceur, pour certains détournements...

C'est alors que mourut l'administrateur général de *l'Echo ;* les membres du conseil d'administration attribuaient à sa mollesse et à sa négligence la mauvaise marche de leurs affaires. Ils se mirent immédiatement à la recherche d'un homme énergique et apte, et ne tardèrent pas à le trouver.

Le nouvel administrateur était un quinquagénaire, tout en hauteur, en angles, et aussi piquant qu'un hérisson. Dans sa jeunesse, il avait vécu aux Etats-Unis et en Argentine. Il parlait peu et à coups de poing. Sa sévérité l'obligeait à bourrer la table lorsqu'il donnait un ordre. Il s'appelait César ! Dès le premier jour, tout le monde l'appela « don » César. En Amérique il avait suivi des cours de publicité et il possédait une culture rare. Il en savait long sur l'histoire des religions, en matière de médecine domestique et en botanique ; et il ignorait tout, mais absolument tout de l'histoire d'Espagne, jusqu'à Alphonse XIII.

Un soir que dans le journal il était question de don Juan d'Autriche, il demanda tout naturellement :

— Quel est ce don-là ?

*

Le nouvel administrateur général était veuf et père d'une petite fille.

La première réunion administrative avec les conseillers fut assez étrange.

Le président proposa un renouvellement des collaborations, en sollicitant des articles des meilleurs écrivains espagnols... Un autre lança l'idée d'une page supplémentaire, le jeudi et le dimanche, pour la mode et la cuisine... Un troisième...

Don César les laissa tous parler... Alors il se leva :

— Messieurs, ici ce qu'il nous faut, c'est un croque-mort...

— Hein ?

— Comment dites-vous ?

— Avons-nous bien entendu ?

— Un croque-mort, oui, messieurs, un croque-mort !

— Vous nous voulez donc du mal ?

— Je vais m'expliquer ; je m'explique...

On le vit sourire, ce qui ne lui arrivait jamais.

— L'essentiel, c'est que notre journal publie des faire-part et des annonces, surtout des faire-part, c'est ce qui rapporte le plus. Maintenant, la première chose que nous devrons trouver, pour grossir la publication des faire-part, ce sera un bon nécrologue, ce que j'appelle un « croque-mort ».

— Ah ! bon... soupirèrent les membres du conseil d'administration plus à l'aise.

La venue du « croque-mort », comme tous l'appelaient dans la maison, fut très mal vue des autres employés. Cette situation de privilégié, de spécialiste en nécrologies, les mettait en rage. On lui piquait des épingles dans sa chaise, on lui cachait le document dont il avait justement besoin.

— Quand il n'a pas de macchabée à encenser, je ne vois pas pourquoi il ne nous donnerait pas un coup de main ! grognait le rédacteur municipal.

— Tu peux le dire ! approuvaient ses collègues.

— Je ne l'ai pas vu une seule fois toucher aux ciseaux et à la colle, murmurait le rédacteur en chef.

C'était rare, pourtant, que le croque-mort n'eût pas quelque article à rédiger. Pendant qu'il écrivait, le président du conseil tournait autour de lui et parcourait ensuite la feuille, sourcils froncés.

— C'est peu, c'est trop peu ; tâchez d'exalter davantage sa personnalité.

— Mais il s'agit d'un cabaretier !

— Oui, mais dans son cabaret on sert des repas, appelez-le grand *restaurateur** et comparez-le à Carême et à Montiño, les illustres cuisiniers de l'histoire. Il faut donner de telles proportions au défunt qu'en lisant votre article ni la veuve ni les enfants ne le reconnaissent.

— C'est risqué !

— Là réside votre art.

Il parvint à rédiger de véritables merveilles.

Don César donna ordre de l'augmenter. Un jour, n'y tenant plus, il lui déclara :

— Grâce à vos articles, j'espère que dans quelques années toute la ville de Bilbao aura envie de mourir !

— Monsieur est trop aimable !

*

Mais la date du grand triomphe approchait. Ce fut à propos de la mort d'un gros homme du type armoire à glace, qui tenait un commerce d'appareils sanitaires sur la Plazuela de Santiago. C'était une créature de Dieu, naïve et têtue, qui avait consumé les meilleures années de sa vie dans la haute prétention de devenir un jour conseiller de « l'excellentissime » municipalité. Il déambulait au milieu de tous les partis avec ce simple désir qu'il ne réalisa jamais. En mourant, il laissait sa femme et ses enfants dans la plus sombre tristesse. Ils n'adressèrent point de faire-part à *l'Echo*, seulement à *la Voix*, au *Moniteur* et à *la Gazette*.

Cependant le croque-mort se surpassa dans une note nécrologique où il disait, entre autres, que le disparu était « une des têtes politiques les plus distinguées de Bilbao ».

La veuve épongeait ses larmes : « Mais quel trésor je possédais chez moi, mon Dieu ! »

Après cela, les fils eurent honte de continuer à vendre des appareils sanitaires et ils cédèrent leur magasin.

Ils gardèrent ce numéro de *l'Echo* dans leur coffre-fort. Et quand arriva le premier anniversaire, seul *l'Echo* eut droit au faire-part.

*

La tactique de don César commençait à porter ses fruits. Le conseil d'administration avait rendu les armes. Quelques années plus tard, *l'Echo* voyait ses pages envahies de carrés noirs avec une croix, que don César appelait, dans son jargon, « des flaques ».

Presque toutes les nuits, vers 2 heures du matin, la sonnerie du téléphone secouait la rédaction.

C'était lui.

Le croque-mort prenait l'appareil.

— Alors, beaucoup de « flaques » ?

— Oui, nous avons reçu pas mal « d'averses », aujourd'hui ; vous pouvez dormir tranquille, lui répondait presque toujours le croque-mort.

---

* Tous les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Le directeur se ratatinait. Quand un ami lui demandait de bien vouloir faire annoncer les fiançailles de sa fille, le directeur souriait :

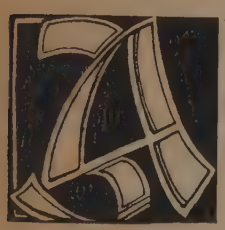
— Nous verrons ce que décidera le président.

Pas un point-virgule n'échappait à son contrôle.

Les faire-part appauvrissaient de leur sécheresse stérile la bonne terre des actualités.

C'est alors que *la Voix* et *le Moniteur* tentèrent de séduire le croque-mort avec des offres ahurissantes. Mais don César était là pour éventer toutes manigances et les couper net.

Le croque-mort devint capricieux. La plus légère rumeur l'empêchait de travailler. On décida donc d'arrêter les machines de la presse pendant qu'il écrirait. En attendant, les machinistes s'offraient une partie de *mus*.



u Café du Boulevard, assis devant une flûte, Martinez songeait à cette époque bénie, à l'âge d'or de la nécrologie, quand la Grande Guerre remplissait ses compatriotes d'argent et de vanité, et que les familles jouaient au championnat du plus somptueux faire-part dans les journaux alors qu'au bas de la dernière page, parmi les réclames de sirops et de ferrailles à vendre, fleurissait le fameux :

†

ON REÇOIT LES FAIRE-PART
JUSQU'A 2 H. 1/2 DU MATIN

Mais il est déjà 7 heures et Martinez doit encore passer à la rédaction des autres quotidiens. Il paye et sort ; il monte vers le pont Isabel-II. Il sourit, mais ce n'est pas du tout à cause de quelque passant, je vous assure ; ce qu'il évoque, d'ailleurs, vaut bien qu'on en sourie.

Ce journal s'intitulait *la Nuit*. Il était rédigé par les meilleures plumes de Bilbao. Peut-être est-ce justement pour cette raison-là qu'il vivotait. Il ne faisait aucune publicité et, quand les gens rendaient l'âme, aucune famille ne comptait sur lui pour le faire-part.

— Ça ne peut pas continuer ainsi, nous mourons à petit feu ! se plaignit un matin le directeur.

— Des faire-part ! Si nous avions des faire-part ! se lamentaient les collaborateurs.

Le directeur promena la paume de sa main sur son vaste front.

— Nous en aurons !

Il n'en dit pas davantage.

Comme ils tiraient le soir, quand les journaux de la matinée publiaient une mort importante (l'importance était en rapport avec le format de l'encadrement noir), ils reproduisaient le faire-part, sans l'avis de la famille. Puis, dans la nécrologie, « don Fernando » allumait de véritables feux d'artifice. Son aplomb promettait des adieux somptueux.

Il jonglait avec les vocables mieux qu'un batteleur avec des bâtons. Mais ses articles s'en trouvaient quelque peu ampoulés. Et les dépouilles mortelles défilaient, embaumées de belles paroles, de coups d'encensoir. Le journal commençait d'avoir plus de partisans que le croque-mort.

Le lendemain on adressait aux familles le montant des publications. Quelques parents, encore étourdis par les tropes de don Fernando, réglaient la note.

Jusqu'à ce qu'un jour...

Le faire-part parut aux éditions du matin sur toute une moitié des premières pages. C'était un nom courant, inconnu sur la place. Bien que lui consacrant une colonne, le croque-mort lui-même glissait sur son texte. Le seul détail concret figurait en toutes lettres sur le faire-part :

Conseiller de la Banque d'Espagne.

A 11 heures, deux agents de *la Nuit* couraient les rues à la recherche des tenants et des aboutissants du défunt.

« Don Fernando » s'amena vers une heure à la rédaction.

— As-tu vu le faire-part ? lui demanda le directeur.

— Oui.

— Et sais-tu quelque chose du bonhomme ? Personne ne le connaît !

— Comment donc, mais c'est un ami, un ami intime ! Si je connais don Ignacio, mais bien sûr, don...

— Inocencio.

— Oui, c'est vrai, Inocencio, oui, don Inocencio !

— Bien, Fernandito, alors tâche de te surpasser, pour qu'avec l'argent de ce faire-part nous puissions paraître deux ou trois jours de plus !

— Nous sommes si malades que ça ?

— Pire est impossible !

Fernandito, comme l'appelait affectueusement le directeur, s'enferma pour travailler. *La Nuit* parut ce soir-là avec le faire-part de don Inocencio sur toute la moitié de la première page, et, au-dessous, un titre de deux colonnes et un article tout simplement délicieux. Les lecteurs auraient voulu être morts ! Il y avait des passages d'une prose tripartite parfaite :

« Nous qui connaissions intimement le señor Lanestosa, nous savons l'intelligence qu'emprisonnait son cerveau ; la douceur que cachait son caractère ; la bonté que thésaurisait son cœur... »

Et, plus loin, à la fin d'un paragraphe édifiant, il l'appelait :

amnésique munificent.

Bref, c'était une œuvre maîtresse !

Le numéro finissait de passer à l'impression quand un autre agent arriva.

Il apportait des détails sur le défunt ; il s'agissait d'un colonial, natif de Biscaye. Très jeune, il s'était expatrié au Pérou ; et il n'en revint qu'à la fin de sa vie, avec une grosse fortune, pour mourir chez lui.

La nécrologie de don Fernando était justement abstraite, mais parfaite dans son genre. Elle n'avait qu'un tout petit défaut : c'est que le défunt ne s'appelait pas Lanestosa, comme l'avait répété dix-sept fois le rédacteur, mais Gutierrez ; Lanestosa était le nom du village qui l'avait vu naître et mourir !

Le détail n'avait pas une grosse importance... cependant les fils prirent très mal la chose, et, le lendemain, ils se présentèrent à la rédaction avec le désir évident de casser la figure à don Fernando.

Les esprits furent tellement surexcités que le directeur, par mesure de prudence, décida de plonger *la Nuit* dans une nuit éternelle...

PREMIÈRE PARTIE

Y a-t-il un homme en vie qui
n'ait pas à compter avec la mort ?

Prophète DAVID (psaumes).

MAINTENANT que nous en avons fini avec les pompeuses funérailles de don Lucas — elles ont été *de première,* je vous le garantis ! — tandis que Martinez se repose chez l'*Ordunès,* devant une demi-carafe de vin blanc et une portion de crevettes, le moment est venu de parler de sa vie ; c'est qu'Alfredo Martinez n'a pas toujours été le concessionnaire accrédité des pompes funèbres, et ce n'est pas tous les jours qu'il « facture » un millionnaire ! La vie de Martinez, avant que son traintrain eût bien démarré, fut très dure. Sa mère, mariée à un aide-maçon, jeta neuf gosses au monde. Ils vivaient dans une bicoque en planches et en tôle, tout en haut du village, juste derrière l'emplacement où s'élève maintenant le fronton de « la Estrella ». La mère avait déjà perdu deux garçons avant la mort de son mari.

Un matin on était venu la prévenir de filer bien vite à l'hôpital, parce que « son homme avait manqué se tuer sur le chantier ». Quand elle arriva, il était mort, après sa chute d'un échafaudage. Il fallut l'arracher au cadavre.

En fait de richesse, la femme restait avec ses yeux pour pleurer et la maigre indemnité qu'elle venait de toucher pour l'accident du travail. Dans la bicoque, la marmaille grognait par terre, parfaitement indifférente à la disparition du père ; seuls, Alfredito et sa puînée, Dolorès, se chagrinaient de ne pas le voir :

— Hé, m'man, demandait la petite, où qu'il est, le père ?

— Il est parti en France, gagner des sous.

— Et où que c'est, la France ?

— C'est très loin d'ici.

— Et quand qu'i' va revenir ?

— Bientôt, bientôt, répondait la mère, avec les yeux pleins de larmes.

Alfredito sortit sans dire un mot ; lui, il savait bien que le père était mort, et qu'il ne reviendrait plus, parce que les morts ne reviennent pas... Un gamin le lui avait dit quand il traînait sur l'esplanade de Saint-Roch :

— Ton père est mort, il a tombé de l'échafaudage et il s'est tué !

Et le gamin s'était éloigné d'Alfredo comme d'un galeux, en lui jetant une pierre. D'autres gosses arrivaient et se mettaient aussi à le bombarder de cailloux ; ils lui criaient :

— T'as pas de père !... T'as pas de père !... et nous, oui !... Et va donc !... bisque... bisque !...

C'était à la tombée de la nuit et Alfredito rentra en larmes.

— Qu'est-ce qu'on t'a fait, mon gars ? Pourquoi pleures-tu ?

— Paaasque les cooopains... ont dit que l' père... iiil est mort... et et... que j'ai pus de père...

— Penses-tu... T'en fais pas, mon petit, t'en fais pas, il reviendra, le père... Je te vais leur envoyer ma main à travers la figure, à tous ces galvaudeux !

Le malheureux Alfredito passa toute la nuit à pleurer en pensant à son père.

*

Quelques jours plus tard, la mère sonnait à la porte de ses anciens patrons, là où elle avait travaillé jusqu'à son mariage. La señora la reçut.

— Mon mari est mort...

— Je le savais...

— Alors, je venais voir si vous n'auriez rien pour que je puisse gagner ma vie...

— Vous voyez, je vous avais bien dit que vous aviez tort de vous marier !...

La pauvre femme baissait la tête.

— Et combien d'enfants il vous a laissés ?

— Sept.

— Mon Dieu !... Tant pour les unes, si peu pour les autres...

— Mais oui...

— L'ennui c'est que, pour le moment, je n'ai guère de travail à vous donner...

La femme se mit à pleurer.

— Calmez-vous, pour l'amour de Dieu !

— C'est que nous n'avons rien à nous mettre sous la dent...

— Tenez, et revenez demain.

Elle lui tendit quelque monnaie.

— Merci, madame.

— Nous verrons si « le Comité » peut faire quelque chose pour vous ; revenez demain, n'est-ce pas ?

Le jour suivant, de bonne heure, elle se présentait à nouveau.

— Suivez-vous les préceptes de Notre Sainte Mère l'Eglise ?

— Oui.

— Et vous allez à la messe tous les dimanches et les fêtes d'obligation ?

— Oui.

— Eh bien, alors, « le Comité » vous procurera un demi-litre de lait pour chaque enfant... Et nous verrons s'il y a moyen de vous obtenir quelque autre chose.

— Bon, bon ! acquiesçait la femme.

Mais, trois jours après, elle se représentait devant la señora.

— Qu'y a-t-il ?

— Voilà... et la mère fondait en larmes.

— Allons, allons ...

— Madame, je vous remercie pour l'affaire du « Comité », mais voilà, c'est que ça ne suffit pas ; mes enfants réclament du pain et des pommes de terre, et, si je ne travaille pas, je ne peux rien leur donner... Ce qu'il faut, et en vitesse, c'est que vous me placiez n'importe où, pour que mes petits ne meurent pas de faim.

Il y avait tant de misère dans ces paroles que la señora s'en émut.

— Peut-être que ma fille pourrait... Je ne sais pas... Elle vient de se marier, et, comme femme de journée, pour le linge et le ménage... Je lui parlerai... Savez-vous où elle habite dans Santurce ?

— Oui, madame, oui, oui.

La fille en question avait épousé un ingénieur des mines et habitait un *chalet* face à la mer :

— Pour le moment, vous pourrez venir tous les matins et rester jusqu'au soir, vous mangerez ici.

— Merci, merci beaucoup.

Elle arrivait tôt et se mettait à laver le linge. Quand elle finissait, vers le milieu de l'après-midi, on l'envoyait faire des courses. A la nuit tombante, elle revenait chez elle, à pied. En hiver, le vent et la pluie rendaient plus pénible sa marche sur la route. Elle rentrait à bout de fatigue.

Comme elle était dure à l'ouvrage et très soigneuse, on ne tarda pas à l'apprécier. La cuisinière, apitoyée, lui donnait parfois des restes à emporter. Alfredito guettait sa mère du haut de la côte, près de l'ermitage de Saint-Roch. Dès qu'il l'apercevait, il se rendait compte si elle apportait ou non quelque chose. Si oui, il dégringolait la côte à toutes jambes et s'emparait de la marmite. Si non, il s'en retournait, tristement, vers la bicoque, sans même attendre.

Les fameux restes constituaient son seul souper solide. La malheureuse femme arrivait fourbue de son travail et de la route, elle n'avait plus la force de lever le petit doigt. Alors, Alfredito et Dolorès, la seconde des filles, allumaient quelques brindilles et mettaient à chauffer ce que la mère apportait : déchets de bouilli, haricots avec du chou et des pommes de terre et quelquefois un morceau de lard.

Les soirs sans restes, et c'était fréquent, ils se couchaient avec quelques croûtons de pain.

Après la mort du père, dans l'hiver qui suivit, la fille aînée mourait ; c'était un pauvre être anormal, épileptique, qui passa dans une dernière attaque. Quand la mère revint ce soir-là, elle trouva tous les petits frères pleurant sur le cadavre.

Alfredo, même bien installé dans sa place de concessionnaire des Pompes Funèbres, évoquera toujours, avec angoisse, ce baiser de sa mère à la fillette, le lendemain, avant qu'on l'emmenât pour l'enterrer. Et toute son existence il devra vivre poursuivi par le souvenir de ses adieux-là.

*

Alfredito commença d'aller à l'école enfantine. C'était un grand édifice avec des balcons sur toute la façade arrière, à côté de la maison dite de Gorostiza, dans le quartier du Cristo.

L'institutrice s'appelait doña Eustaquia Argote et c'est à elle que la mère confia son garçon. La classe était mixte. Alfredito se dissipait beaucoup, il ne pouvait pas fixer son attention.

Au début de l'hiver, sa mère tomba malade et il dut rester quelques jours sans aller en classe. Ces dames du « Comité » vinrent en visite de charité.

— Est-ce que ces enfants sont baptisés ? demanda une des señoras.

— Oui.

— Comment vous sentez-vous ?

— Claquée...

Ces dames regardaient tout avec un dégoût qu'elles ne cachaient pas.

On lui envoya le médecin qui ressortit effrayé de tant de misère.

Sa seule maladie, c'était ce mal si fréquent chez les pauvres : l'épuisement. Après deux semaines de repos, elle se sentait beaucoup mieux.

On lui trouva une autre place de femme de journée dans le bourg même et elle reçut deux couvertures et des bons de pommes de terre.

*

Alfredito reprit l'école enfantine.

Ce mois de décembre fut d'un froid particulièrement cru. Le vent dépeignait les arbres de la *Casa Torre* de Salazar, retournait les parapluies, et envoyait à la dérive les bateaux mal amarrés.

Avec ses espadrilles trempées, des yeux brillants et une toux fréquente, Alfredito continuait d'aller en classe. Doña Eustaquia, au moyen d'une baguette, indiquait sur la carte les continents et les mers. Alfredito vivait comme dans un rêve.

Au printemps, le croup emporta la petite Luisa, la troisième des sœurs.

Parfois, au sortir de l'école, Alfredito descendait avec ses camarades jusqu'à la place pour voir les lames se briser contre le môle. Mais il ne tardait pas à rentrer chez lui, avec la frousse, et il gardait longtemps dans la tête le bruit concave de la mer.

L'année suivante, il quitta la classe enfantine pour l'école de garçons, place de l'Eglise.

On entrait par le portail du milieu ; au premier étage, à gauche, se trouvait la classe des garçons, à droite, celle des filles. L'instituteur s'appelait don Esteban, et la maîtresse des filles, doña Concha.

Don Esteban était froid et dur avec ses élèves. Ils entraient à 9 heures et sortaient à midi, et, l'après-midi, de 2 à 5 heures. En hiver, il faisait nuit déjà, et Alfredito ne traînait pas en route.

Mais il n'avait pas classe le jeudi ; alors, il passait son temps à déambuler à travers la ville. La faim l'arrêtait invariablement aux devantures des tavernes, à manger des yeux les plats de merluche frite ornés de persil, les flans et les coquilles saint-Jacques. Mais ses plus grandes extases, il les réservait aux pâtisseries ; devant les gâteaux, il se sentait fondre de délices... Il appuyait son front aux carreaux, et d'un doigt il indiquait les gâteaux qui lui plaisaient le plus ; puis il attendait bien sagement un pâtissier mystérieux qui ne venait jamais les lui servir.

Il se sentait un faible pour les *choux* et pour les *cornets*, parce qu'ils avaient de la crème. Il recommençait à montrer du doigt et à se dire en lui-même ses préférences ; et sa langue lui tournait en eau, et le front lui brûlait, tandis que les heures passaient...

Alfredito remontait chez lui, entre chien et loup, défaillant.

Chaque samedi, vers 3 h. 30, don Esteban faisait réciter le chapelet à ses élèves. Le dimanche, les écoliers assistaient à la grand-messe de 10 heures, avec le maître ; et, l'après-midi, à 3 heures, ils devaient retourner à l'église, pour le chapelet. Celui qui n'y allait pas, qu'est-ce qu'il prenait !

Don Esteban était gaucher, aussi renforçait-il son autorité d'un martinet de lusin, sorte de fil goudronné dont les marins se servent pour lier les torons de câbles qui se détordent. C'est avec cela qu'il rossait celui qui manquait au chapelet.

En sortant de l'église, Alfredito restait un moment sur l'esplanade ; il regardait la mer, pendant que les autres jouaient à la balle ; il suivait les voiliers qui profitaient de la marée haute pour franchir la barre. Une envie de voyages et d'évasion flambait alors dans ses yeux d'enfant.

Il était faible et maladroit aux jeux, il redoutait les brutalités. Souvent il s'asseyait sur le banc qui longe le mur de l'église et, l'air absent, il regardait les autres chahuter.

Parfois, un grand escogriffe, armé d'un foulard qu'il tordait comme un câblot dont il faisait une garuche, passait en frappant les inactifs. Alfredito levait le bras sans esquiver le coup. Son inertie lui valait un supplément. Pour seule protestation, ses yeux s'embuaient.

■

Dans la bicoque, tout là-haut, on ne voyait et on n'attendait la mère que pour le plat de pommes de terre qu'elle donnerait aux cinq gosses. L'avant-dernier enfant, Enrique, qui poussait mal et qui avait les jambes comme des fils de fer, eut la moitié inférieure du corps paralysée.

La señora de la maison où la mère travaillait donna de l'argent pour que le petit pût être conduit à Bilbao et montré à un spécialiste.

Le médecin l'examina :

— Quel âge a-t-il ?

— Il va sur ses cinq ans.

Le docteur parut surpris, il lui en aurait donné tout juste trois.

— Le traitement qui conviendrait à l'enfant, vous n'allez pas pouvoir le lui faire suivre vous-même... et, vraiment...

Les yeux de la pauvre mère s'emplissaient de larmes. Elle empoigna l'enfant et se mit à l'embrasser et à le serrer contre sa poitrine.

— ... Il faudrait que vous le mettiez dans un préventorium... n'importe lequel, mais le plus vite possible, sans quoi vous le perdrez.

La mère ramena son petit, et, après avoir sollicité toutes les dames charitables de la commune, et M. le curé, et M. le maire, elle finit par obtenir un lit à l'asile de Begoña, qui accueillait les enfants rachitiques.

La séparation fut terrible. Deux petites Sœurs vinrent chercher Enrique qui criait, agitait ses jambes malades et ne voulait pas lâcher sa mère. Les jeunes frère et sœur essayaient de le défendre en s'accrochant aux jupes des religieuses et en leur donnant des coups de pied.

Alfredito arracha les assaillants et donna un baiser à son petit frère :

— Les Sœurs t'emmènent pour que tu guérisses vite... T'en fais pas, va... lui dit-il, tout ému.

■

Quelque temps après, la mère réussit à placer l'aînée, Dolorès, comme petite bonne, dans une taverne de la rue du Centre.

La fillette était fine, débrouillarde ; elle avait des yeux de biche, des cheveux noirs et des dents toutes blanches et toutes pareilles.

Les premiers jours, elle faisait les courses ; puis elle aida au comptoir et à la cuisine. Elle se démenait, vive et diligente. La taverne était réputée pour sa cuisine, et, à l'heure des repas, les tables se garnissaient de gens très bien. Dolorès était enchantée quand on lui demandait de desservir après le départ des clients. Elle choisissait ce moment-là pour escamoter des restes d'entremets, un morceau de tarte ou quelque tranche de merluche frite laissée dans le plat.

Elle allait et venait, s'activait, se faisait serviable ; la faim accumulée depuis tant d'années devenait si pressante que Dolorès dévorait tout ce qui lui tombait sous la main. Ses compagnes et ses patrons la taquinaient :

— Mais on dirait que tu n'as jamais rien mangé de ta vie !...

— Vous pouvez le dire !...

Puis, à minuit, quand, après la fermeture, elle rentrait chez elle, la fillette se mettait à extraire de ses poches les olives, les rondelles de *chorizo* et les croûtons de pain qu'elle répartissait entre ses frères et sœurs à moitié endormis.

Une nuit, elle rapporta des tranches de merluche frite et voulut à toutes forces les donner à sa mère :

— Mangez, mère, mangez ; moi je me gave là-bas à cœur de journée.

— Non, donne-leur à eux, va, j'aime mieux que ce soit pour eux...

Les enfants se ruèrent dessus. Alfredito goûta pour la première fois la saveur de la merluche frite, et ce fut l'origine de son tourment... A l'avenir il penserait souvent aux personnes qui peuvent manger tous les jours de la merluche frite pendant que tant d'autres se meurent sans avoir pu y goûter.

■

A l'école et avec ses camarades, Alfredito prit l'habitude de se placer auprès du plus fort... et de lui rapporter sa balle quand elle s'échappait, de lui ramasser les pièces de monnaie projetées trop loin par la grosse toupie.

Il ne parlait guère. La faim le tenaillait. Un soir qu'il n'en pouvait plus, il dit à sa mère :

— Ah ! là là, quand est-ce que je pourrai me rassasier une bonne fois... même rien que de patates !

La pauvre regarda ailleurs sans répondre.

A présent ils vivaient tous pendus à leur sœur et aux restes de la taverne. Dolorès leur expliquait le goût des choses ; maintenant elle les connaissait toutes.

— Dis donc, Loli (1), de quoi ça à goût le vin ?

— Eh bien, écoute : quand tu le bois, ça te fait comme si on te mettait tout d'un coup du sang qui flamberait, et après avoir mangé c'est encore meilleur.

Ils la regardaient pleins d'envie.

— Et la viande, elle a bon goût la viande ? s'enquit Andrea, la cadette.

— La viande, vrai, mes enfants, c'est ce que j'aime le mieux de tout... C'est ce qui me rend le plus contente. Quand tu la manges, il te semble que tu as plus de force dans les yeux... Un de ces jours, il faudra que je vous apporte un brin de viande.

— Oh ! « que bien », alors ! s'écriaient les enfants. Mère ! Loli va nous rapporter de la viande un de ces jours !

— Allons, dormez, les petits, le dormir nourrit... conseillait leur mère.

*

Maintenant Alfredito a appris les quatre règles, il sait ce que c'est que la merluche et la viande, il connaît la géographie, et tout cela l'amène à réfléchir. A l'école, il commence à ressentir une haine latente envers les plus forts, les plus décidés, envers ceux dont les familles sont le plus aisées, ceux-là qui sortent en chahutant quand sonnent midi et 5 heures et qui tirent le goûter de leur poche à la fin de la classe, ceux qui possèdent des *ochotes* pour se payer des caramels et des sucettes, ceux qui sont bien habillés et qui ont l'air content. Tous il les envie et il les déteste... La nuit, sur son grabat, il rêve de morts violentes, de naufrages, dont les victimes sont toujours les enfants les plus « argentés » de l'école ; des machines les écrasent, des taureaux les encornent et des vagues les noient. Cette haine pour les compagnons plus avantagés, mieux dotés, s'est donc installée chez Alfredito, mais sans qu'il désire atteindre la situation des autres. Sa faiblesse l'entraîne à des rêves d'extermination ; à se sentir humilié et vexé, il se replie et s'habitue déjà à la délectation malsaine.

Alfredito s'arrêtait à la porte : il faisait le guet tandis que roulait à travers l'escalier un tonnerre de piétinements et de cris. Il les regardait tous, lui, le plus pauvre, le plus mal nourri, le plus triste, tous, bondissants et nerveux comme des animaux désenchaînés.

Inconsciemment, chaque après-midi, il revenait à son poste d'observation, à la sortie, et il voyait passer les souliers de cuir bien graissés, les moelleuses chaussettes de laine, les cartables, les goûters, l'imperméable... Mais la haine qui se tissait en lui devant ces injustices déflagrait lorsque descendait le visage satisfait de Colas Nicolas, fils unique d'un tavernier du Cristo : la taverne la mieux achalandée du quartier, où l'on servait des repas, et qui avait la réputation de posséder le meilleur « pelure d'oignon » de la région. On y présentait joliment les sardines, le poisson, la morue ; et le restaurant s'emplissait toujours de gens qui mangeaient, buvaient, parlaient fort. L'héritier semblait un peu borné, mais ses mollets, ses joues et son entrain répondaient à ceux d'un fils d'hôtelier aux poches bien garnies. Colas n'était guère aimé de ses compagnons, mais Alfredito le détestait pour son air fanfaron et sa vantardise. D'ailleurs don Esteban, le maître, ne le punissait pas quand par hasard Colas manquait au chapelet le dimanche après-midi ; ni quand il accrochait en énumérant les caps et les fleuves d'Espagne ; ni quand il ratait ses divisions avec décimales ; il gardait une patience d'ange, avec cet élève-là ; ses opérations, il les lui corrigeait, dix et vingt fois ; il lui répétait jusqu'à plus soif sa géographie. C'est que, voilà ! quand don Esteban s'en allait, le dimanche, collationner dans la taverne en question, le père de Colas lui faisait des prix spéciaux, le soignait, lui demandait des nouvelles du fieu. Et, que voulez-vous ! ces attentions du gargotier lui allaient au cœur !

Colas avait une grosse figure poupine, des oreilles menues et collées, des yeux luisants ; il grandissait beaucoup, devenait gras. A la sortie de 5 heures, il extrayait son goûter du cartable et s'empiffrait : c'était une portion d'omelette entre deux tartines, ou une paire de tranches de merluche frite ; ensuite il mordait dans une pomme ou dans une pêche. Le pauvre Alfredito sentait son peu de suc gastrique se révulser. Colas lui envoyait un coup d'œil niais, lui tirait un bout de langue moucheté de merluche ou d'omelette...

Alfredito bouillait de colère ; il s'efforçait de tourner la tête pour ne pas avoir mal. Puis il passait par derrière l'église et, sans un mot, tête basse, s'en retournait chez lui.

*

Ce fut sa dernière année d'écolier. A la maison, la misère s'installait, monotone comme le désert. La mère s'était résignée, à bout de forces, réduite aux os.

Maintenant, Alfredito dormait seul sur une paillasse : une toile de sac tendue sur une corde le séparait de ses petits frères. Cela lui donna de l'importance à l'égard des autres. La troisième, qui était une fille, Agueda, mourut à l'hôpital au début de l'automne. Un mois avant, dès le premier diagnostic, le médecin avait ordonné qu'on la séparât. Une amie, qui voulut accompagner sa mère, raconta qu'on lui avait dit, à l'hôpital, que la fillette était morte de la poitrine.

Restaient donc quatre enfants : Alfredito, l'aîné, Dolorès et Andrea, la plus jeune, et Enrique, le paralysé.

Alfredito traîna une fièvre et une toux sèche qui concentraient toute sa vie, tout son brillant dans ses yeux. Parfois, au sortir de la classe, ou les jours de congé, tandis que les autres s'ébrouaient sous les portiques de l'église et jouaient à la marelle, lui, il s'asseyait sur un banc de pierre, près de la porte principale, et il y passait des heures mortes, perdu dans le vague de ses pensées. Pour l'avoir vu ainsi plusieurs fois, silencieux et triste, Bonifacio, le sonneur, eut l'idée de lui parler. Un après-midi il l'envoya chercher des cigarettes ; Alfredito, empressé, les lui rapporta tout de suite. Et, au bout de quelques jours, le petit monta avec lui jusqu'à la tribune.

Le sonneur était d'aspect rébarbatif ; d'aspect, seulement. Ses pommettes saillaient, ses joues rentraient ; le front s'étalait et le menton fuyait. Cependant, la tête, en forme de poire, portait des yeux pleins de douceur et d'une certaine beauté, ils animaient tout son visage. Quand le crépuscule trouvait le sonneur en haut du clocher, on aurait dit que les dernières braises du soleil se réfugiaient dans ces yeux-là. Le bonhomme boitillait de la jambe gauche et parlait avec une lenteur savoureuse, prolongée de savants points d'orgue.

Dans l'église, il avait la responsabilité des cloches et de la tribune :

— Je ne suis pas *sacristain*, précisait-il, en établissant son bornage personnel, je suis *sonneur !*

Alfredito le regardait sans comprendre...

En effet, Bonifacio était chargé d'actionner le soufflet de l'orgue pendant les grands-messes et les services funèbres et de sonner les cloches. L'orgue, une vraie merveille, le fin mot de l'harmonie à pédales. Une bienfaitrice du village, très riche et très vertueuse, venait d'en faire don à l'église. Il possédait trois claviers, « trois marches », disait Bonifacio. Dans le village, pendant bien longtemps, il ne fut question que de l'orgue. On chuchotait qu'il était supérieur à celui de Saint-Jacques, et presque aussi bon que celui de l'église Saint-Nicolas, à Bilbao.

(1) Lola, Lolita : diminutifs de Dolorès.

Lorsque don Vicente, l'organiste, après le dernier évangile de la grand-messe, jouait le fameux air de :

Les Galiciens de Galice
Quand ils vont en procession,
Portent un chat comm' fanion
Et un' vieille comm' lampion

et que les grands vitraux se sentaient traversés par les rayons du soleil, un frémissement parcourait toute la paroisse. Les plus dévots se retournaient et regardaient la tribune. Un Niagara de notes flûtées se déversait sur les fidèles.

Alfredito fermait les yeux et ressentait par tout le corps un délicieux chatouillement. Il lui semblait que c'était un peu lui qui jouait de l'orgue en aidant Boni à faire marcher la soufflerie... et, avec un contentement puéril, le petit admirait les longs tuyaux métalliques de l'instrument.

Il aimait beaucoup actionner le soufflet, mais son rêve aurait été de sonner les cloches. Boni ne l'avait pas encore fait monter au clocher.

— ... Je voudrais tant sonner les cloches !

— Patience ! Les cloches, oh ! oh ! c'est du sérieux, ça !...

Une autre fois Alfredito demanda :

— Est-ce qu'on voit loin, du clocher ?

— Oui.

— Et on n'a pas le tournis quand on regarde de si haut ?

— Les moutards, peut-être ; mais les grandes personnes, non.

— Ah ! alors, c'est pour ça que je ne peux pas y monter ?

— C'est pour ça.

Alfredito se contenta de cette explication, avec l'envie de devenir vite une grande personne, afin de pouvoir regarder du haut du clocher sans vertige.

Vers la fin de la messe, l'enfant sortait de sa cachette pour aller voir les mains longues et blanches de l'organiste courir sur les claviers comme des rats savants. C'étaient les dernières fioritures de don Vicente, alors que les officiants se retournaient pour l'*Ite, missa est.*

Et le brave organiste vous glissait par-ci par-là quelques joyeuses cadences de musique profane.

Alfredito, habitué à la pénombre du réduit, recevait l'éblouissement des rayons qui descendaient des vitraux ; il fermait les yeux et savourait ces derniers accords comme un dessert. Les fidèles et les chantres partaient tout de suite, et l'organiste étendait sur chaque clavier une bande de drap pour empêcher la poussière et que les touches ne prissent froid ; puis il fermait l'orgue à clé, on éteignait les lumières de l'autel et Alfredito restait seul avec Boni dans l'église vide...

— Partons ! disait le sonneur après avoir rangé les lutrins.

Ils fermaient aussi à clé la porte de la tribune et s'en allaient avec beaucoup de dignité.

▪

Mais, un après-midi, arriva enfin ce qu'Alfredito désirait tant : l'ascension du clocher.

— Ecoute-moi bien : la sonnerie des cloches, faut la pratiquer avec beaucoup de tact. Les cloches règlent la vie catholique du village. Tu ne t'en occuperas qu'avec une grande précaution : une sonnerie mal faite, ou faite à contre-temps, peut déclencher une catastrophe. La cloche transmet la parole de Dieu, et malheur à celui qui oserait l'interpréter de travers !

Alfredito hochait la tête.

— Faut être un homme capable pour en assumer la responsabilité, continuait Boni ; le bonheur et le malheur du voisinage se trouvent entre les mains du sonneur. Et puis, les cloches, tu dois les traiter comme des honnêtes gens parce qu'elles ont une âme et de la voix et qu'elles sont partie intégrante du culte.

Il se tut et regarda le petit pour savoir comment il recevait ses leçons ; tout de suite, il poursuivit.

— La sonnerie des cloches et leur fréquentation ne sont pas l'affaire des gamins ; voilà pourquoi, avant de te mettre à leur service, j'ai voulu attendre en toi l'âge de raison... Les cloches sont la voix même de l'église, transmise à travers les générations, et malheur, malheur ! à qui les traiterait avec dureté ou avec indifférence ; car celui-là ne connaîtra point les joies éternelles... De là-haut, la cloche sent le froid et le soleil, comme les hommes, et, dans sa chair, elle souffre des insolences et du mépris ; c'est pour cela que, parfois, les cloches, dans les mains de sonneurs sans âme, se brisent...

» Ah ! le sonneur qui fendrait une cloche !... Jamais, au grand jamais, une pire malédiction ne se serait abattue sur lui !

» Avoir la charge des cloches, c'est avoir charge d'âme, charge de famille ! »

Alfredito se sentit profondément ému par le discours de Boni, qui continua :

— Voilà les mêmes paroles, ou à peu près, que proféra Gerardo, le sonneur, quand, vers la trentaine, il fit de moi son aide ; et j'ai cru de mon devoir de te les répéter à mon tour.

Ces paroles, Alfredito les recueillit en silence...

— Et maintenant, allons au clocher, dit enfin le sonneur.

▪

Leurs pas résonnaient dans l'escalier en spirale. Après avoir dépassé la tribune, ils arrivèrent à un étage, à la loggia, qui donnait sur la rue par les trois balcons de la tour. De là, ils montèrent jusqu'aux cloches par une échelle de meunier. Ils y accédèrent en soulevant une trappe recouverte d'une plaque de tôle.

On dominait toute la mer, et l'ensemble des maisons, à gauche ; à droite, la rive de Sestao jusqu'au monastère de Desierto, et jusqu'à la nouvelle fabrique du Carmel.

La soirée sentait l'automne, le temps était dégagé. Les oiseaux de mer tournaient dans tous les coins du ciel.

— Regarde bien les cloches, murmura Boni : avec ces quatre-là, on règle toute la paroisse... Celle-ci, précisait le sonneur en passant la main sur les flancs de bronze, c'est la cloche *du feu,* celle du tocsin (elle donnait sur le jardin de la Casa-Torre Salazar). Cette autre est la cloche *de l'agonie* — il la caressa aussi (elle se trouvait côté rivière, vers Las Arenas). Et cette troisième — il la flatta plus tendrement — est celle de la messe...

Elle donnait du côté de La Canilla ; la quatrième, vers le vieux cimetière, fut à peine effleurée : c'était celle *du carillon, du grand branle.*

Alfredito, très grave, les contemplait toutes, essayait de retenir leur emploi.

— Voyons si tu vas t'en souvenir, petit : pour les enterrements de *Première, Première Spéciale, Première Secondaire* et *Première Simple,* on sonne quatre tours avec ces trois cloches : feu, agonie et messe, et trois coups par cloche à chaque tour... (1) Compris ?

— Oui.

— Enterrements de *Deuxième* : quatre tours et deux coups par cloche à chaque tour. Tu saisis ?

— Oui.

(1) En Espagne, la plupart des cloches tournent autour de leur axe horizontal.

— Ceux de *Cinquième* et de *Sixième* s'annoncent par douze tintements de la cloche *des carillons*. Et celui de *Dernière Indigents*, par douze gros coups sonnés avec celle *du feu*.

Alfredito se sentit débordé devant une telle variété de sonneries. Boni s'en aperçut et le tranquillisa :

— Pour le moment ne t'en fais pas : tu apprendras tout cela sans y penser, avec la pratique.

Ils gardèrent un moment le silence.

— On sonne *l'agonie* quand quelqu'un est en train de mourir. Si c'est un homme, on l'expédie avec neuf coups ; et une femme, avec sept... La sonnerie *du feu*, c'est un tintement continu ; n'importe qui peut s'en charger, mais, comme les femmes de chez nous sont des exagérées et que, si leur cheminée jette deux étincelles, les voilà qui réclament le tocsin, le maire vient de décider qu'on ne sonnerait le feu que sur l'ordre d'une autorité.

Alfredito avait des distractions en regardant la mer. Quand il cessa d'entendre la voix de Boni, il tourna la tête :

— A chaque fois que vous viendrez au clocher, vous me laisserez monter avec vous ?

— Si tu es bien raisonnable et que tu respectes les cloches, oui.

— Bon, bon !

Ils redescendirent parce que la nuit tombait.

*

A l'école, Alfredito s'appliquait davantage. Boni commençait de l'orienter dans la vie.

— Tâche de ne pas perdre ton temps ; celui qui perd son temps quand il est jeune, après, quand il est grand, il ne sait plus rien faire, conseillait-il à l'enfant. Maintenant que tu deviens un jeune homme, tu devrais te dire que tu portes en toi un trésor et te méfier de tout le monde ; il faut avoir bouche cousue, même en rêve. Tous doivent être les ennemis de chacun, et chacun les ennemis de tous. Fuis les autres tant que tu pourras ; apprends dès maintenant à te créer ta solitude... Cependant, quand tu ne trouveras pas le moyen de te défiler, alors, fais contre mauvaise fortune bon cœur et sois aimable et courtois. Oui, sois toujours poli, toujours, toujours !... Tiens, même les étoiles du ciel se meuvent avec courtoisie.

Nul, en dehors de sa mère, ne lui avait témoigné autant d'affection, et Alfredito recevait les conseils du sonneur comme une bonne petite pluie...

*

En classe, le garçon commençait de mordre à l'arithmétique. Il avait plus de facilité pour le calcul que pour les lettres.

Le mercredi et le samedi, don Esteban donnait à ses élèves des problèmes qui devaient être faits pour le vendredi et le lundi. Dès le début, Alfredito fut le premier à bien les comprendre.

— Voici vos problèmes... Attention à ne pas vous faire aider ; il s'agit de vous instruire avant tout ! leur disait le maître, sévèrement.

Et puis, en classe, il appelait au tableau ceux qui les avaient bien résolus, pour les leur faire expliquer aux autres.

Un samedi, à la sortie de l'école, Alfredito se trouva nez à nez avec le fils du cabaretier, sur l'esplanade de l'église. Justement, Colas développait son goûter ; il sortit un petit pain fourré de deux tranches de merluche.

Le pauvre Alfredito qui, à cette heure-là, tombait d'inanition, en eut une crampe d'estomac.

— T'as pas de goûter, et moi, si !... Mon père me donne tout ce que je veux dans la taverne !... Bisque, bisque, rage !...

Et Colas, pour singer son mépris, joignant le geste à la parole, se frottait le doigt sous le menton.

Alfredito serrait les dents. Il avait envie de se jeter sur lui pour flanquer le goûter par terre, mais il se contint et lui tourna le dos. Aussitôt il s'entendit appeler :

— Dis donc, « Alfre », si tu me fais mes problèmes, je te donnerai de la merluche, veux-tu ?

Et Colas lui tendait son pain jauni de graisse et ses tranches bien dorées.

— Non, je ne veux rien de toi !

— Bon ! tant pis, mon vieux... Moi, à la maison, je peux avoir tout ce qui me plaît.

Il présentait toujours sa merluche.

Alfredito sentit son estomac se hérisser, crier famine :

— Va-t'en à la m... !

— Te fâche pas... Allez, tiens, je te la donne même si tu ne me fais pas mes problèmes.

Et, simplement, il la lui offrait :

— Tu sais, chez moi, on apporte toujours plein de merluches tout entières.

Alfredito aurait voulu lui tomber dessus, et le griffer, et le mordre, mais il n'en fit rien.

— Tiens ! je te la donne pour de vrai... et puis même, je n'ai pas faim, j'ai trop mangé à midi.

Avec quel dégoût et quel mépris Alfredito le dévisagea ! Mais la merluche était là, mordorée et tendre, qui gouttait et sentait bon. L'affamé eût l'impression que sa langue enflait, débordait de salive.

— Amène-la !

Il se rua dessus. Colas, épouvanté, lui abandonna son goûter. Des crocs s'enfoncèrent dans ces délices de la mer.

Les garçons se mirent à marcher en silence.

Colas entendait comme un bruit de terre triturée.

C'était Alfredito s'attaquant au pain.

— Fais pas tes problèmes, dit-il à son camarade, entre deux bouchées, demain, quand tu sortiras du chapelet, je te les refilerai pour que tu les recopies sur ton cahier.

— Bon.

Il ne restait plus qu'un croûton.

— *Adios !*

— *Adios !*

Et ils s'en allèrent chacun de son côté.

Cette nuit-là, Alfredito fut plus heureux dans son grabat qu'un poisson dans l'eau. Il eut des rêves substantifiques. Il se trouvait à l'école. De la merluche frite recouvrait le sol, tapissait tous les murs de la classe, et le tableau noir n'était qu'un énorme bifteck. Des paravents de merluche frite masquaient le visage des élèves. Puis Alfredito, en sortant, apercevait des barques en carcasse de poulet avec des voiles de mille-feuilles ; les unes voguaient, non sur l'eau, mais sur de la crème aux œufs ; d'autres, bord à quai, s'amarraient, par des chapelets de *chorizos*, de saucisses, à des jambons en guise de chaumards. Chaque maison du village était une pièce montée. Alfredito débordait de plénitude. Quand les gens avaient faim, ils se baissaient pour prendre un pavé. J'ai oublié de dire que les pavés étaient du pain.

Les fontaines publiques déversaient soit du lait, soit du vin de Rioja. Celles de lait coulaient vainement, mais devant celles de vin s'alignaient des queues interminables. Au centre de la place il y avait une fontaine de cognac : elle était prise d'assaut et, autour d'elle, on s'entre-tuait...

Alfredito en arrivait à être convaincu, absolument convaincu quand il se réveilla. A se voir parmi sa mère et ses sœurs, il se rendit compte que les réalités de la vie reprenaient leur mesquinerie.

Tout de suite il se leva et se mit à ses problèmes.

Il croyait retrouver, entre sa langue et son palais, la saveur de la friture. Et il pensait à Colas :

« Si je lui fais ses problèmes, j'aurai toujours à goûter, se disait-il, mais c'est plus que certain que le jour où il y pensera le moins, le maître l'appellera au tableau pour s'expliquer... Le pot aux roses sera découvert... et alors... »

La haine prenait la plus grande place. Cependant il s'en fallut de peu que la certitude du goûter ne mît tout par terre.

« Je les lui ferai de travers, je les lui ferai de travers, ça lui apprendra !... » décida-t-il enfin. Et l'affaire fut classée.

L'après-midi en question, à la sortie du chapelet, Alfredito s'approcha de Colas et lui glissa un papier avec les solutions.

Le lundi, chacun, tout plein content, remit son cahier au maître. Colas abandonna le sien entre les mains de don Esteban avec une sécurité réconfortante ; il se sentait plus grand garçon, plus satisfait, il se croyait même un brin de talent. L'après-midi, son cartable revint avec un ventre énorme : il devait contenir un double goûter et, à la sortie, Colas chercha longtemps Alfredito. Mais celui-ci avait disparu.

Le lendemain matin, le maître lut les noms de ceux qui avaient bien réussi leurs problèmes.

Ne s'entendant pas nommer, Colas se leva, indigné :

— Et moi, don Esteban ?

— Asseyez-vous et ne demandez rien, répondit le maître d'un ton sec.

Un murmure moqueur courut dans la classe.

Colas devint tout rouge. Il s'assit, cherchant Alfredito des yeux :

« Ce gredin-là s'est fichu de moi, se disait-il, ses problèmes sont bons et pas les miens ! »

Il l'eut à l'œil pendant toute la classe.

Alfredito croyait sentir des pointes de feu sur sa nuque. L'espace d'un éclair, en tournant la tête, il heurta le regard vindicatif de Colas.

— Allons, allons ! pas de distraction ! recommanda don Esteban en tapant avec sa règle sur son bureau.

Un silence tendu se rétablit parmi les élèves.

A la fin de la classe, aussitôt la prière terminée, Colas rejoignit Alfredito juste comme il gagnait la porte. Dès les premières marches, Colas se précipita sur lui :

— Dégoûtant ! espèce de dégoûtant !

Ils déboulèrent jusqu'au bas de l'escalier et jusqu'à la rue. Ils se battaient, se débattaient, par terre, à coups de pied, à coups de griffes. Colas le bourrait avec ses fameux gros souliers de cuir, tellement durs ! Comme on essayait de séparer les deux garnements qui avaient déjà réussi à se lever, Colas, le plus fort, envoya deux coups de poing en pleine figure de l'autre, à la bouche et à l'œil. Alfredito tomba à plat ventre ; aux cris des autres camarades, le maître descendit, et ce fut lui qui sépara les combattants.

Boni, qui, au même moment, se dirigeait vers l'église, s'approcha du groupe. Voyant Alfredito dans un tel état, il l'emmena.

Le garçon saignait du nez et de la bouche, et une large balafre fendait son sourcil gauche tout enflé.

Boni se mit en devoir de le laver à la fontaine de la sacristie ; il posa un taffetas sur le sourcil et il allongea l'enfant à même un vieux canapé qui se trouvait là ; puis il le couvrit avec le rideau violet qui cachait le rétable de la chapelle de la Vierge pendant la semaine sainte.

Le pauvre gosse pleurait à fendre l'âme.

Le sonneur le regardait en souriant.

— Ah ! ces gamins ! ils ont le diable au corps !

Boni s'approcha tout en sortant une cigarette :

— Maintenant, dis-moi la vérité : qu'est-ce qui s'est passé ?

Un hoquet insurmontable empêchait Alfredito de s'expliquer. Le souvenir de sa défaite l'emplissait de fureur.

— Qui t'a battu ?

— Cooo, Cooolas, Coolas !

— Quel Colas ?

— Celui de laaa... taveerne !

— Et pourquoi donc ? Qu'est-ce que tu lui as fait, toi ?

— Moi riiien !...

— Tu as bien dû lui faire quelque chose, voyons ! On ne se met pas à battre quelqu'un s'il ne vous a rien fait.

Alfredito sanglotait avec rage. Il fallut le laisser se calmer. Quand sa mauvaise humeur commença à se tasser, Boni, paternel, s'assit près de lui :

— Quelle farce as-tu bien pu lui faire pour qu'il t'ait flanqué une volée pareille ?

— Je lui avais fait ses problèmes, mais, les siens, ils ne sont pas sortis !...

— Bon, ça va bien, allez ! un homme comme toi ne doit pas pleurer.

Ils se turent et on n'entendait que les soupirs précipités d'Alfredito.

— De sorte que tu les as très mal sortis, hein ?

— Oui.

— Dans la vie, avant de jouer un tour à quelqu'un, la première chose à faire, c'est de calculer ses propres forces, tu m'entends ?

— Oui.

— Bon, eh bien, tiens-le-toi pour dit... et maintenant, cesse de renifler et allons-nous-en.

Il aida le petit à se lever et quitta la sacristie en le tenant par la main.

Le matin, la mère moucha Alfredito à fond, nettoya bien son nez, lui mit une blouse lavée de la nuit, et des espadrilles bien raccommodées qui ne montreraient plus le gros orteil. Puis elle conduisit son fils à l'atelier de Blas.

Le sonneur avait recommandé son jeune ami à Blas pour que celui-ci l'occupât comme apprenti.

— Bon : envoie-le quand tu voudras, lui avait-il répondu.

Blas possédait la menuiserie du *Cristo*, juste au tournant de la route de Bilbao vers Santurce et Gallarta. C'était un homme tranquille, un veuf. Sa moustache poivre et sel lui cachait la bouche et jaunissait tout autour de la place habituelle des cigarettes. Plutôt grand, et toujours le béret sur la tête, un béret durci et patiné par la pluie et la poussière. Deux yeux éteints, couleur noisette et des dents striées de nicotine. Pendant le travail, Blas portait un crayon jaune derrière l'oreille droite. Et parfois, quand l'ouvrage pressait, il oubliait sa cigarette derrière l'autre oreille jusqu'à ce qu'elle s'éteignît.

Blas rabotait l'encadrement d'une fenêtre quand Alfredito arriva avec sa mère.

— Bien le bonjour, souhaita timidement la femme.

Blas leva la tête :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je vous amène mon gars de la part de Boni.

— Ah ! Boni... et c'est celui-ci ?

— Oui.

Il le regarda un instant.

— Bon, laissez-le là, je suis occupé pour le moment.

La mère hésitait. Enfin elle lâcha la main de son fils pour lui dire :

— Eh bien, tâche d'être très sérieux, et d'obéir à Monsieur, à tout ce qu'il te demandera.

Elle fit demi-tour. En arrivant à la porte, elle adressa de la tête un adieu à son fils.

Alfredito se tint coi.

L'atelier n'était point vaste. A gauche en entrant, et à droite du patron, se trouvaient deux établis placés de biais. En face de la porte principale, s'ouvrait celle d'une courette intérieure.

Blas, sans lever le nez, demanda :

— Et alors ?

— Alors... rien.

Et le patron continuait à travailler. Tout à coup, il posa le rabot. Il prit un marteau, des pointes et un gros morceau de bois.

— Tiens, fit-il, allons-y : apprends à clouer.

Alfredito posa son morceau de planche sur un billot et se mit à taper sur la tête d'une pointe, mais elle pliait. Il la cloua tout de travers.

Blas avait repris son ouvrage.

De temps en temps, les employés levaient la tête et suivaient le martèlement courageux du moutard. Les pointes parvenaient à s'enfoncer tant bien que mal, mais dès qu'elles arrivaient à leur dernier tiers, elles ne voulaient plus rien savoir, ou alors après quels efforts ! Parfois Alfredito s'arrêtait, cherchant du regard Blas ou les ouvriers.

Blas, plongé dans son traintrain, n'y faisait pas attention.

Fut-ce la faute du bois plus dur à cet endroit-là, ou bien la faute de la fatigue, mais un coup de marteau plus violent, tandis qu'Alfredito regardait Blas, dévia et atteignit le doigt.

Le gamin jeta un cri et lâcha le marteau.

Les employés relevèrent la tête et firent un signe d'intelligence au patron. Blas considéra gravement le doigt ; sur la partie atteinte s'était formée une ampoule de sang.

Le patron trempa la main d'Alfredito dans le chaudron d'eau froide.

— Faut ouvrir l'œil, avec les outils... Bon, ne geins pas ; ça va se passer tout de suite.

Alfredito serrait les dents pour ne pas pleurer. Puis il vint près de Blas pour le voir travailler à son établi.

— Que fais-tu ?

— Je regarde...

Le bonhomme fourra la main dans sa poche et sortit une poignée de gros sous.

— Tiens, va-t'en au bureau de tabac et ramène-moi un paquet de cigarettes.

Bientôt Alfredito fut de retour avec la commission. Il tenait son doigt en l'air, raide.

— Comment ça va, ce doigt ? lui demanda le plus jeune employé.

— Pareil, répondit-il en se donnant de l'importance.

L'après-midi il revint avec le doigt bandé.

Ils étaient en avance de dix minutes. Alfredito s'assit sur le trottoir, près de la porte, le dos contre le mur, parmi les compagnons.

— Comment t'appelles-tu, petit ? interrogea le contremaître.

— Alfredo.

— Bien, *hombre*, bien.

Une voiture à deux chevaux qui filait vers Somorrostro leur envoya un nuage de poussière.

A 2 heures ils rentrèrent travailler.

— Eh ! petiot !

Le patron l'appelait.

— Prends ce baril et va chercher de l'eau ; ne le remplis pas trop, sans quoi tu ne pourrais plus le bouger. Ouste !

Comme le gosse hésitait, Enrique lui conseilla :

— Tu n'as qu'à aller à la fontaine Sainte-Claire, elle est pratique pour le baril.

Alfredito se mit la charge sur l'épaule et il descendit la rue Neuve. Au retour, à mi-route, il n'en pouvait plus. Il aurait voulu vider un peu d'eau. Les jambes lui tremblaient et son épaule se démantibulait. Il s'approcha d'un mur pour reprendre haleine. Un homme qui montait, avec des mules chargées de sable, lui demanda :

— C'est lourd, hein ?

— Oh ! oui.

— Attends, bouge pas. Vas-tu loin ?

— Non, là, en haut de la côte.

Il prit son fardeau et le cala sur sa hanche. Ils allèrent ainsi jusqu'au bout de la rue.

— Eh bien, mon beau, tâche de forcir bien vite pour n'avoir besoin de personne.

— Merci, merci beaucoup, monsieur.

Dès en entrant dans l'atelier, Alfredito se délesta. Son épaule lui faisait mal, il y porta la main.

Blas le suivait de l'œil.

— Viens apprendre à polir, lui dit Blas en lui donnant une feuille de papier de verre ; puis il guida la main inexperte sur les moulures d'un encadrement de porte.

— Comme ceci. Tu piges ?

— Bien, oui, oui !

— Toujours dans le même sens, tant que la jointure ne sera pas devenue lisse au doigt.

Il le laissa faire tout seul. On entendait le grattement du papier de verre. Quand l'apprenti se sentait las et qu'il se reprenait, Blas l'encourageait d'un regard.

Le contremaître, pour travailler, chaussait des lunettes de métal. Très grand et plus âgé que Blas, il avait toujours, comme ce dernier, le béret sur le crâne. Il marquait au crayon le chemin que devait suivre la scie sur les planches, et, si quelque difficulté se présentait, le voilà qui remontait sa lèvre inférieure en contemplant l'ouvrage de l'air le plus perplexe du monde et en tiraillant les touffes de poils qui lui sortaient des narines.

Il intimidait Alfredito, qui le regardait avec beaucoup de sérieux et de respect. A force de frotter, l'enfant avait mal au poignet. Mais voici que le chef se levait, quittait son établi et s'approchait du tonnelet. Il le hissa et but un long moment à la régalade. Puis il s'essuya la bouche avec une poignée d'herbes et s'y moucha énergiquement.

Le petit arrêta le polissage. Il aurait voulu aller au baril et boire à son tour, mais il avait peur de se faire gronder.

— Eh bien, qu'est-ce qui se passe ? Tu as fini ? lui demanda Blas, sans lever le nez de son ouvrage.

Alfredito se remit à frotter sans savoir ce qu'il faisait. Vraiment, il n'en pouvait plus. Par moments, son poignet mollissait.

Enrique venait de fixer un morceau de bois dans son étau et commençait à le raboter. Les copeaux déferlaient, tout frais, tout bouclés et sentaient bon ; leur odeur puissante de résine et de pin remplissait l'atelier. Le va-et-vient criard de la varlope agaçait les dents d'Alfredito.

« Quand est-ce que je saurai raboter comme ça ?... », se disait-il.

— Allons ! c'est l'heure ! annonça le patron.

On rangea l'outillage et tout le monde sortit.

Dans la rue le contremaître questionna Alfredito avec bonhomie :

— Alors, tu es fatigué ?

— Oui : mais je m'habituerai.

Les hommes échangèrent de bons sourires.

Chez lui, Alfredito se laissa tomber sur la paillasse. Quand la mère s'en revint, à la nuit, son petit gars

dormait. Elle n'osa pas le réveiller. Mais, lorsque Dolorès rentra de la taverne, il se mit à remuer, à s'étirer...

Il mangea ce qu'il y avait, impassible et sans un mot. La mère lui donnait une plus grosse part qu'à ses sœurs, mais devant l'air de protestation d'Andrea elle dit en le servant :

— C'est que, toi, maintenant, tu travailles...

Dolorès avait apporté des oranges, Alfredo en prit une. Tout à coup il porta la main à son épaule droite avec une grimace.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demanda sa mère.

Il leur expliqua l'histoire du baril.

— Fais attention une autre fois à ne pas le remplir autant ; mais tâche de bien travailler, de bien t'appliquer pour apprendre le métier.

» Notre sort dépend de toi, fils, ne l'oublie pas... »

Les sœurs considéraient affectueusement leur aîné.

Dans la nuit il rêva qu'il portait un baril sur son épaule et le baril grossissait, grossissait jusqu'à presque l'écraser. Mais Alfredito grandissait de plus en plus. Déjà il était devenu plus grand que tout le village et il allait tomber sur les toits des maisons quand il s'éveilla.

*

Après s'être habillé, il alla retrouver le sonneur. Boni vivait dans une auberge du vieux quai, sur le port. Il faisait sa popote lui-même. De sa chambre on apercevait l'abside de l'église. Dans tous les coins de la pièce, des cages de chardonnerets. Lorsque Alfredito entra, Boni nettoyait la cage d'une femelle et y changeait l'eau et les graines.

— Après la grand-messe nous irons voir s'il y a moyen d'attraper quelque chose, fit Boni, j'emporterai à manger pour nous deux, ne t'en occupe pas.

Les oiseaux aidaient Boni à vivre. Il les prenait à la glu et les vendait après leur avoir appris le *bel canto*. Quelques tavernes du village exposaient des cages de chardonnerets appartenant à Boni ; les cabaretiers, pour lui rendre service, les mettaient en vente.

La chambre était remplie d'un cui cui continuel.

— Eh bien, comment ça va chez Blas ? demanda Boni pendant qu'il mettait son veston.

— Bien...

Ils montèrent à l'église. La grand-messe allait commencer dans quelques minutes. La matinée était claire et pure.

— Nous aurons un temps favorable, pronostiqua le sonneur, le nez en l'air.

Ils firent marcher le soufflet à toute pompe, dans une hâte joyeuse, comme pour en avoir plus vite fini.

Voilà peut-être pourquoi la messe, ce matin-là, leur parut si longue. Mais tout a une fin, même la grand-messe, et don Vicente ferma l'orgue à clé. Boni et Alfredito sortirent les derniers et repassèrent par l'auberge du vieux quai pour prendre la chardonnerette.

— Tiens, porte cette cage, toi.

Et Boni tendait au garçon une cage vide ; l'autre, avec l'oiseau, il s'en chargerait.

Ils prirent la grand-route jusqu'au cimetière, puis la direction de San Salvador del Valle. Avant d'y arriver, ils s'enfoncèrent dans les champs.

— Tu n'as jamais vu attraper des oiseaux à la glu ?

— Non...

— Tu vas voir comme c'est amusant !

Ils firent halte près d'un ruisseau, et sous le vent d'un buisson.

L'instant avait la sérénité d'un coin de paradis.

— Assieds-toi et attends, conseilla Boni.

Il mit la cage bien en vue et à côté d'elle fixa un rameau dont quelques branches dénudées étaient enduites de glu.

Alfredito suivait en silence tous les préparatifs. Mais il aurait voulu savoir :

— Pourquoi faites-vous tout ça ?

— Tu vas le voir tout de suite, répondit le sonneur, l'index sur les lèvres.

Il revint près de l'enfant.

La petite oiselle commençait à moduler ses plaintes ; elle sautillait d'un perchoir à l'autre ; parfois, sans plus bouger, elle roucoulait de toute sa gorge ! La lumière du matin descendait jusqu'à son bec pour lui donner des transparences d'agate.

— Pst !... ne bouge plus maintenant et ne demande rien, fit Boni sans tourner la tête.

On n'entendait que le froissement soyeux de la brise et les chuchoteries de l'eau.

Un oiseau voleta près de la cage.

— En v'là un ! En v'là un ! souffla Alfredito.

— Tais-toi donc ! s'indigna Boni, lui mettant la main sur la bouche.

Le chardonneret commença une ronde empressée de sautillements. L'oiselle faisait bouffer ses plumes et gonflait son jabot.

Un instant, le visiteur se posa en haut de la cage et il picotait les barreaux dans l'intention évidente de bécoter son amie. Et, hop ! le voilà filé.

*

La petite femelle s'éteint, ne chante plus. Alors, on entend mieux l'eau et la brise. La campagne s'étale avec béatitude et semble se mouvoir paresseusement. Alfredito, attentif, regarde Boni. Tout à coup, du côté du ruisseau, il se fait un remue-ménage d'ailes et de cris.

Deux oiseaux voltigent près de la cage, et puis deux autres encore. Le premier a dû aller leur dire qu'il y avait ici une chardonnerette très agréable.

Le cœur d'Alfredito cogne.

— Chut ! fait Boni, par prudence.

Les chardonnerets volettent, pépient, s'affairent. Ils sautent par-dessus l'arbrisseau sans se décider à s'y poser.

On perçoit le froufrou de l'oiselle qui bondit d'un perchoir à l'autre et l'affilage de son bec quémandeur contre les barreaux.

Ça y est : l'un d'eux va se poser sur le piège... ! Mais il file en rase-mottes, comme une flèche.

— Oooh !... soupire Alfredito désolé.

Les oiseaux virevoltent autour de la cage, autour de l'arbrisseau ; ils font les jolis cœurs, insouciants du péril qui les menace. Mais il y en a un qui ne sait plus où donner de la tête tellement il est amoureux, et, pour se reprendre, il se pose juste... Quelque chose glisse sous ses pattes. Il tâche d'en lever une, puis l'autre, mais elles sont très lourdes, il ne peut... Bien vite il gonfle ses ailes ; enfin, il crie au secours.

Mais les autres, pour toute réponse, s'enfuient à tire-d'aile.

Alfredito applaudit, fou de joie.

— Allons, tiens-toi tranquille !

Boni se lève et s'approche du prisonnier. Il le retire de la glu et, après avoir bien nettoyé les petites pattes collantes, il le fourre dans la cage vide.

Alfredito jette son béret en l'air et se met à gambader. Il hurle :

— Ça y est ! ça y est ! on en a un !... Seulement, les autres, ils ont vu que celui-là était pris, ils vont se méfier et ils ne reviendront plus...

— Détrompe-toi : les hommes et les oiseaux, nous butons souvent dans les mêmes dangers.

L'enfant réfléchit, puis :

— Pourquoi les oiseaux viennent-ils autour de notre cage ?

— Parce que toujours les femelles attirent les mâles, qu'il s'agisse d'hommes ou de bêtes.

— Ah ! fit Alfredito, l'air entendu, mais les yeux écarquillés.

— C'est une loi de la nature que tu comprendras avec l'âge.

*

Les semaines passèrent. L'égoïne commençait à fortifier les bras de l'enfant. Fin mai il sciait bien droit et maniait le ciseau avec précision.

— Tu prends goût au métier, hein ? plaisanta Blas un jour qu'il le trouva en plein travail.

Alfredito rougit... La tâche terminée, il s'approcha du patron :

— Ben, voilà : je voudrais savoir si vous pourriez me laisser — en dehors des heures de travail, naturellement — me laisser fabriquer une boîte pour en faire cadeau à ma mère le jour de sa fête.

Blas lui sourit avec bonté :

— Quand est-ce la fête de ta mère ?

— Fin septembre.

— Tu as du temps devant toi, alors !

— Mais c'était pour savoir si vous me donneriez la permission...

— Bien sûr, mon bonhomme, bien sûr... Et avec quoi vas-tu la faire ?

— Avec des chutes de châtaignier qui restent de la dernière armoire.

— Tu pourras commencer quand tu voudras.

— Merci, patron !

Alfredito s'en fut très content et gagna la maison à toute allure. Il voulait garder le secret et réserver à sa mère et à ses sœurs la surprise de son arrivée triomphale, le jour de la fête, avec son cadeau. « Ce sera une boîte magnifique... », et il se rappela le coffret incrusté de nacre qu'il avait vu dans une boutique de la rue du Centre. Bien sûr qu'il ne saurait pas la faire aussi belle, mais il tâcherait de s'en rapprocher le plus possible.

Il trouva sa mère en larmes, le visage dans ses mains.

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Ton frère Anton qui va mourir, qui est très mal...

La cadette, Andrea, écarquillait les yeux, sans bien savoir ce que pouvait être la mort.

— Comment l'avez-vous su ?

— On m'a fait dire par la mairie que j'aille le voir le plus vite possible.

— Et quand est-ce que vous irez ?

— Dès demain...

— Je veux le voir aussi ; je vous accompagnerai.

Il ne songea plus à sa boîte.

*

Le lendemain, de bonne heure ils se rendirent à Begoña.

La Mère supérieure était une Asturienne aux traits ravagés par les jeûnes et la souffrance.

— Il est très mal, le pauvret... Oui, venez, venez !...

L'immense dortoir ouvrait ses fenêtres sur un ravin où coulait un ruisselet que des treilles cachaient par endroits ; mais, à l'intérieur, le tableau qui s'offrit à leur vue était navrant. De chaque petit lit blanc sortait une plainte. La supérieure lisait les numéros à la tête du lit.

— Nous arrivons ; c'est là, dit-elle en s'arrêtant.

La malheureuse mère se jeta sur la pauvre chose d'os et de peau que son fils était devenu.

— Mon Anton ! ma vie !...

Il fallut l'en séparer de force. Alfredito déposa un baiser sur le front de son frère.

L'enfant respirait avec peine ; il avait les yeux ouverts et le regard vague, la bouche tordue et pleine de bave.

La supérieure lui essuya les lèvres avec un linge et lui fit un signe de croix sur le front :

— Le médecin assure qu'il peut aussi bien passer aujourd'hui que durer trois ou quatre mois.

Elle se tourna pour voir ce que dirait la mère ; mais la mère, paralysée par la douleur, ne dit rien.

Une odeur fade de médicaments et de misère imprégnait tout, malgré les fenêtres ouvertes.

On entendit un son de cloche et une sœur se hâta vers la porte du fond.

— Allons-nous-en, mère ! marmotta Alfredito la tirant par la jupe.

Il avait peur. Son petit frère lui faisait peur, une peur horrible.

— Oui, nous parlerons dans la salle, murmura la Supérieure.

QUAND Alfredito apprit à se servir du mètre, il aurait voulu le manier avec autant d'aisance que ses compagnons. A l'atelier, il prenait le mètre d'Enrique et, pour le moindre prétexte, il mesurait.

— Tu deviens fichtrement méticuleux, hein ? C'est bien, ça ! s'exclama Enrique ce jour-là.

Les ouvriers regardèrent, goguenards.

— Saute ! Prépare-moi la colle... commanda le contremaître.

Le garçon mit au bain-marie la colle de la veille pour qu'elle s'amollît. En attendant, il restait tout triste, la tête basse. Il revivait sa visite à Begoña, et le souvenir de son petit frère le poursuivait.

Blas se douta de quelque chose :

— Qu'as-tu donc, là-bas, à nous faire une pareille figure ?

Alfredito fondit en larmes.

Blas s'approcha :

— Mais que se passe-t-il, *hombre !* Qu'est-ce qui t'arrive ?

Le contremaître le contemplait par-dessus ses lunettes, et Enrique, devant un aussi gros chagrin, se promettait de renoncer à toute taquinerie à l'avenir.

— C'est que mon... mon frère... eeest en train... ain... ain de mourir !

— Allons, allons, va, reprends-toi...

Les trois hommes laissèrent l'ouvrage et s'entre-regardèrent, sérieux et préoccupés.

— Il se remettra, va, ne t'en fais pas... promettait le contremaître pour tranquilliser Alfredito.

Enrique s'avança et lui prêta son mouchoir.

— Les hommes ne doivent jamais pleurer, assura Blas d'un ton affectueux.

L'apprenti se calma peu à peu et se mit à remuer la colle.

Sa peine ne fut pas de longue durée. Le jour suivant, quand il revint de la fontaine avec son baril, il avait son visage ordinaire.

Chez l'enfant les grandes douleurs ne s'ancrent jamais.

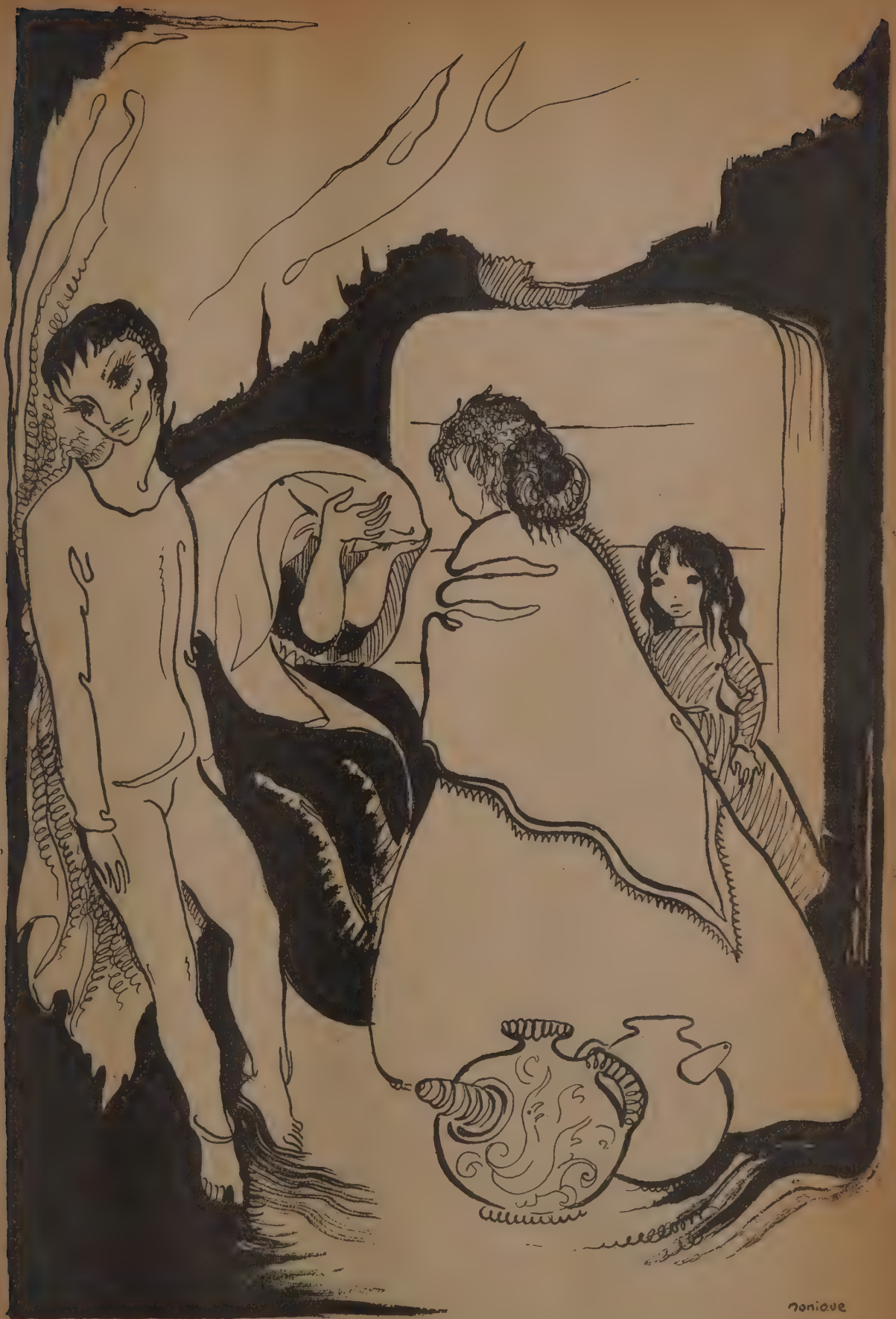
La journée terminée, Alfredito resta pour commencer sa boîte. Il avait bien l'intention de garder le secret, et, le jour de la fête, de se présenter, fièrement, avec son cadeau. Et, ce même soir, il faillit pourtant tout raconter à sa sœur ; c'était au bout de sa langue, mais il se contint :

— Dis, Loli...

— Quoi ?

— Rien... j'allais te dire quelque chose, mais tu es trop papoteuse et tu répéterais tout.

Un soir, n'en pouvant plus, il s'en fut au-devant d'elle à la taverne.


Toniaue

Rien qu'à le voir entrer, elle devina ce qui l'amenait.

— Je suis venu te trouver, Loli, parce que ce n'est pas que je ne veuille point te le dire à toi, mais, tu comprends, chez nous, not' mère m'entendrait, et ce que je ne veux pas, c'est qu'elle sache, parce que si elle savait, il n'y aurait plus de plaisir...

La sœur se donnait un petit air distrait.

— Entends-tu ce que je te dis ? lui répéta-t-il.

— Quoi ?...

— Parce que, écoute, le jour de sa fête, je vais offrir à not' mère, pour qu'elle range ses affaires, un coffret en bois que je lui fabrique moi tout seul, dans l'atelier.

Elle, avec un regard froid :

— C'est tout ?...

— Eh bien quoi ? tu ne trouves pas ça épatant ?...

— Et voilà tout le mystère ?

Alfredito était déçu.

Un silence.

— Alors, tu ne trouves pas que j'ai eu une bonne idée ?

— Siii !...

— La seule chose que je te demande, c'est de ne pas le dire à maman pour qu'elle ait une surprise.

— Oh ! pour moi, tu peux être bien tranquille !

Quelqu'un appelait Dolorès. Elle allait partir quand il lui demanda :

— Tu ne crois pas qu'elle sera ravie que je lui offre une boîte faite par moi ?

— Probablement...

— Tu verras quand je te la montrerai : elle va être magnifique en châtaignier et bien vernie.

— Vaudrait mieux que tu commences à gagner quelque chose... Voilà, surtout, ce qui ferait plaisir à not' mère : que tu rapportes des réaux à la maison !

— C'est vrai... et il baissa la tête. Mais c'est promis, hein ? Tu ne lui diras rien ?

— Tu peux dormir sur tes deux oreilles.

Elle sortit.

Le lendemain, Alfredito n'avait pas plus tôt quitté la maison qu'elle racontait tout...

Lui, revint à son coffret avec une véritable ardeur. Il mettait dans son travail toutes ses ambitions d'apprenti.

Il voyait déjà sa mère recevoir le cadeau, toute joyeuse : il arrivait en cachant son coffret et, tout d'un coup, il le lui présentait pour voir quel effet cela lui ferait. Se rendant compte de la délicate attention de son fils, elle ouvrait les bras, rayonnante...

Alfredito aimait sa mère par-dessus tout, parce qu'il la sentait malheureuse. La misère de sa vie l'attachait à elle encore plus. Il la voyait résignée à son travail, silencieuse, ferme, et il se sentait fondre de tendresse pour une mère aussi bonne. Lui, un jour, il serait grand et fort, il saurait bien son métier et alors il pourrait apporter de l'argent à la maison pour soutenir les siens et que la mère se reposât. Mais il n'était encore qu'un gamin et il faisait ce qu'il pouvait. S'il lui avait été possible de donner à sa mère un trésor, il le lui aurait apporté, mais il lui offrirait la cassette et la mère comprendrait, parce que les mères savent tout et que dans les moindres intentions de leur fils elles y voient clair... et ce coffret-là contenait vraiment le meilleur de son cœur.

Il ne voulait surtout pas que son œuvre dût un embellissement quelconque à des mains étrangères. Il la préférait dans sa simplicité et sa pauvreté, mais qu'elle fût née de son inexpérience et de son bon vouloir... Une seule fois, alors qu'il la vernissait (il avait donné les dernières finitions pendant les heures de travail), Blas lui conseilla :

— Ces clous ne peuvent pas rester ainsi : on ne doit pas les voir.

— Et comment faire ?

— Cache-les sous un peu de colle.

La boîte brilla et sentit bon. Elle avait la forme d'un bahut en miniature, simple, lisse...

Alfredito la garda dans l'atelier, bien emballée.

— Quand est-ce, la fête de ta mère ? lui demanda Blas.

— Dans neuf jours.

Les ouvriers relevèrent la tête.

Cette nuit-là, Alfredito attendit impatiemment l'arrivée de sa sœur.

— J'ai fini ma boîte ! C'est un petit bahut ; tu verras comme je l'ai bien réussie...

Dolorès le regarda d'un œil indifférent.

— Bon, gare à ne rien dire à notre mère, hein ? ou je te secoue !

— Quel imbécile !

Ils allaient se chamailler quand la mère intervint :

— Allons, restez tranquilles, vous ne pouvez pas être une minute ensemble sans vous disputer !

Ils se couchèrent.

*

Jusqu'à la fête, Alfredito passa ses journées à contempler l'œuvre sortie de ses mains. Il finit par la tirer tout à fait de ses emballages de papier et la placer en face de lui. Ainsi, quand il reprenait souffle au cours de l'ouvrage, il pouvait s'en mettre plein les yeux.

La veille, il demanda à Dolorès :

— Tu n'auras rien dit à mère ?...

— Pour qui me prends-tu ?

— Bien : demain à l'heure du déjeuner, je l'apporterai.

La mère s'approchait avec la marmite et le garçon se tut.

Le jour suivant, il s'éveilla plus tôt que de coutume. Il se dépêcha d'aller à l'atelier. Il dut attendre un moment que le patron ouvrît. La cassette était là, resplendissante de vernis encore frais. Alfredito fut incapable de penser à ce qu'il faisait. La varlope bondissait comme une chèvre des montagnes. La force et l'habileté emmagasinées dans ses poignets ne lui servaient à rien ce matin-là.

« A midi et demie, ma mère, de retour, aura fini de préparer le déjeuner ; ce sera le moment où j'arriverai avec mon cadeau », pensa-t-il, et son âme débordait de joie...

A 11 heures, il alla chercher de l'eau et revint demandant l'heure à tous ceux qu'il rencontrait. Un vent furieux s'aiguisait aux angles des rues et cinglait l'été.

— C'est déjà fini... disait un vieillard à une fillette.

Il parlait du beau temps.

— Voudriez-vous me dire l'heure, s'il vous plaît ? s'enquit Alfredito.

— 11 h. 20.

Il monta la rue Neuve à toute vitesse.

Il prit sa cassette et la plaça tout près de lui.

Blas leva les yeux et le regarda.

Ensuite le contremaître.

Puis Enrique.

— Il vaut mieux que tu t'en ailles, tu ne vas plus rien faire !

Le contremaître et Enrique se sourirent :

— Oui, va, file, file !

Alfredito enveloppa son coffret dans un papier et sortit.

— Merci ! *Adios*, à tantôt !

— Tous nos vœux, hein ? Tu nous diras si ta mère a été contente ! ajouta Blas avec optimisme.

Le garçon en avait le sang à la tête, les oreilles lui bourdonnaient :

« Elle doit déjà m'attendre ; sûr, elle se doute que je vais lui offrir quelque chose... » pensait-il.

Il la voyait abandonner ce qu'elle aurait dans les mains pour lui ouvrir les bras... Elle lui disait que

c'était un cadeau magnifique et voulait qu'il lui expliquât comment il l'avait fabriqué :

« Bien, mon petit ; voilà, voilà comme il faudra continuer pour apprendre vite le métier », approuverait-elle.

Dès l'ermitage de Saint-Roch, il eut envie de courir pour arriver plus vite, mais il craignit de buter, de tomber et de détériorer sa boîte.

« Il n'y a pas de doute qu'elle se demande si je vais bientôt arriver », se dit-il, ivre de joie. Elle m'attend même peut-être à la porte comme d'autres fois. »

Il sentait les arêtes du coffret contre sa poitrine tant il le serrait contre lui. L'impatience lui coupait le souffle. N'en pouvant plus :

— Mère, Mère ! hurla-t-il.

Et il brandissait sa cassette.

Personne, pas un bruit. Il poussa la porte et chercha de tous ses yeux.

La mère sanglotait dans un coin. Ses mains crevassées, râpeuses s'accrochaient à ses cheveux comme si elles y cherchaient les dernières racines de la douleur. Loli et Andrea, à ses pieds, pleuraient aussi.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? demanda Alfredito, atterré.

— Anton est mort, dit sa sœur.

« Le pauvret ! » pensa-t-il.

Et son visage se tendit, se durcit... La mère hoquetait avec une plainte profonde, lancinante.

— Il est mort avant-hier, à la nuit ; dès ton départ, la mairie a envoyé chercher mère, pour le lui dire.

Alfredito, gêné, alla cacher son coffret ; puis il s'accroupit près de ses sœurs ; il pensa au petit frère mort et il eut froid.

La mère gémissait comme un animal blessé. De temps en temps elle s'enfonçait la tête dans les bras et, les coudes aux genoux, elle hurlait :

— *Dios !!! Dios !! Dios !*

Et les fillettes se cachaient dans sa jupe, complètement affolées.

— Loli...

— Quoi ?

— Tu ne me donnes pas à manger ? J'ai faim...

— Va, mais sans faire de bruit.

Elle mit devant son frère une assiettée de pois chiches et de pommes de terre, et, quand il eut mangé, il resta un moment à regarder sa sœur.

Il s'approcha de la mère pour l'embrasser, pour lui dire quelque chose, mais sa sœur l'arrêta :

— Maintenant laisse-la et va-t'en.

Il allait sortir quand la mère, folle de douleur, se remit à hurler :

— *Dios !!! Dios !! Dios !*

Il avait déjà ouvert la porte... Dolorès alla vers son frère et, sans un mot, lui mit dans la main trois figues sèches ; mais le garçon avait besoin d'offrir à quelqu'un sa triste tendresse et, attrapant sa sœur par le cou, il lui appliqua un baiser de toutes ses forces.

— Que tu es brusque ! murmura-t-elle étonnée, flattée.

*

Il revint à l'atelier à pas lents. Il arrivait trop tôt et la porte n'était pas ouverte. Il s'assit dans l'embrasure, s'adossa à un montant et se remit à penser au petit mort ; les larmes lui coulaient. La pluie commença de tomber et l'enfant eut plus froid encore. Quand arrivèrent Blas et les ouvriers, ils le trouvèrent transi.

— Mais, ce n'était donc pas aujourd'hui la fête de ta mère ?

— Si...

— Et qu'est-ce qui t'arrive ?

— Mon petit frère est mort !

Ils le firent entrer et allumèrent du feu.

— Si tu pleures, tu ne pourras jamais être un bon ébéniste ! lui dit Blas.

Et il resta pensif, la tête basse.

— Celui-là n'aura pas le cœur à travailler aujourd'hui... émit le contremaître.

— Eh bien, écoute, décida Blas, quand tu seras remis, tu t'en iras ; je te donne congé pour que tu ailles tenir compagnie à ta mère.

*

Un peu plus tard donc, Alfredito descendit jusqu'à la place. Comme la pluie redoublait, il s'abrita sous les arcades de la mairie. Là-bas, au fond, près de la rue Salcedo, une femme gardait un éventaire de gâteaux, sucettes et balles à élastique.

Alfredito s'arrêta devant l'étalage avec des yeux agrandis.

L'eau lui venait à la bouche.

La femme, à le voir ainsi en arrêt, s'impatienta :

— Allons, petit, si tu ne veux rien acheter, va-t'en.

Il s'éloigna et fit un tour, mais c'était plus fort que lui, il retourna se planter devant l'étalage. Il lorgnait les sucreries avec une telle acuité que la femme s'inquiéta.

— Allez, ouste !... se fâcha-t-elle.

Mais Alfredito n'en fit aucun cas et resta vissé sur place. La salive lui gonflait les joues et lui mettait le gosier en pente.

— Allez, au large ! ou j'appelle le gendarme, menaça la femme, tu me fais fuir la clientèle !

Alfredito voulut s'en aller, mais il en fut incapable. Il vit le *Zamorano*, avec son bâton, apparaître à la porte de la mairie et cependant il ne remua ni pied ni patte. Un gros gâteau, bouffi, plein de crème de meringue l'attirait irrésistiblement.

Il passa la langue une fois, puis deux fois sur ses lèvres sèches ; son palais lui semblait une terre aride, que seule la meringue fertiliserait...

En un clin d'œil tout fut décidé : il s'emparerait du gâteau et filerait en courant vers la rue de Coscojales. Si quelqu'un le suivait, il connaissait là une maison avec une cour qui communiquait avec une taverne de la rue du Centre. Une fois dans cette maison...

Il tourna la tête et constata que le *Zamorano* avait disparu.

Aussitôt su, aussitôt fait. Il bondit et, gâteau en main, s'échappa vers Coscojales.

La vendeuse, effarée, poussa les hauts cris mais n'osa pas courir derrière, de peur d'aventurer le reste de sa marchandise. Lui, grimpa la rue de Coscojales et, arrivé au milieu, voyant que personne ne le poursuivait, il s'arrêta. Les jambes lui tremblaient de fatigue et de peur.

Il ouvrit la bouche et engouffra le gâteau. La hâte et la gloutonnerie ne lui permirent pas de le savourer. Alfredito monta jusqu'à « La Rancheria » et s'assit un peu plus rassuré. Il craignit de se refroidir encore et rentra chez lui.

La mère était couchée.

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Elle est à bout, lui répondit Andréa.

Lui non plus ne se sentait pas très à son aise et il gagna tout de suite son grabat.

Quand Dolorès revint de la taverne, il se réveilla. Il se retournait, s'agitait.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demanda Dolorès.

— Je ne sais pas, je ne suis pas bien.

Elle lui mit la main sur le front, il brûlait.

Le reflet de la chandelle creusait, pâlissait le visage d'Alfredito.

— J'ai très chaud, hein ?

— Oui, tu n'es pas bien, avoua Loli, laissant voir sa frayeur.

Le garçon fut pris d'une peur panique :

— Je ne veux pas mourir ! Je ne veux pas mourir comme Anton ! Je ne veux pas !

— Tais-toi, froussard !...

Il eut un haut-le-cœur :

— Donne-moi quelque chose, j' vas rendre ! glapit-il.

Naturellement, la mère se réveilla et l'on plaça sous le menton du malade une cuvette ébréchée. Tout le feuilleté et la meringue du gâteau y sautèrent.

— Où as-tu mangé ça ? s'indigna la mère, tandis qu'avec la paume de sa main elle lui tenait le front.

Alfredito se mit à pleurer.

— Qui t'a donné de l'argent pour acheter cette saleté ?

— Personne...

— Si tu ne me dis pas comment tu t'y es pris, demain, et c'est dimanche, tu ne sortiras pas de la journée !

Il eut peur et hoqueta :

— Je... je l'ai chipé sur la place !

La mère, indignée, le regarda :

— Tiens !... tiens !... pour que ça ne t'arrive plus.

Deux gifles solidement appliquées le secouèrent avec l'efficacité d'un vomitif.

Alfredito pleurnicha longtemps.

Le lendemain, la mère fut la première à l'expédier dehors.

*

Le souvenir de la mort imprégnait encore la bicoque.

Personne, ni la mère, ni les sœurs, n'avait fait la moindre allusion au coffret. A un moment, Alfredito l'éleva dans ses mains pour attirer l'attention générale.

— Allez, laisse ça en place et viens, si tu veux manger, prévint la mère.

— Alors, ma boîte, elle ne vous plaît pas ?...

— Siii... affirma la mère avec un geste las... mais il faudra voir quand est-ce que tu apporteras de quoi la remplir.

Les sœurs le regardèrent la bouche serrée.

Alfredito fut consterné, il ne sut quoi répondre.

Jusqu'à la fin de la journée, il rumina les paroles de sa mère.

« Dans la maison du pauvre, la vie n'est qu'une bousculade », pensa-t-il avec un profond désarroi.

« C'est la faute de la mort d'Anton ; sans cela, mère aurait été bien contente ! » se dit-il.

Le pauvre garçon avait envie, une envie folle d'être aimé, encouragé ; de s'entendre dire que sa cassette était belle et qu'à son âge, après quelques mois d'apprentissage, personne n'avait rien fait d'aussi bien... et qu'avec le temps il deviendrait un grand ébéniste.

Il avait besoin de courage et de tendresse et faim de caresses maternelles autant que de pommes de terre. C'est vrai que les mamans des pauvres semblent aimer moins que les mamans des riches ; les souffrances quotidiennes ne leur laissent ni le temps ni l'humeur aux effusions... « Car il n'y a pas de doute que ma mère, ma mère à moi, elle m'aime, elle m'aime... »

Le doute l'envahit. Alfredito allait à travers les rues, à la dérive. D'un seul coup, il se sentait exclu de tout et de tous, même de l'affection de sa mère. Il serra les dents et toisa les passants avec rancune et dégoût.

Il décida d'être, à l'avenir, plus personnel, plus concentré, plus égoïste ; de vivre moins pour les autres. Il ne ferait plus de coffret pour personne, et il se dominerait jusqu'à la dureté. Il ne laisserait rien paraître de ce qui déborderait de son cœur et son cœur deviendrait de granit et de glace. Jamais plus Alfredito ne pleurerait. Il était un homme aujourd'hui. Jamais plus il ne se trouverait comme maintenant avec sa tendresse sans retour. Il se pénétrait de méfiance et de haine, de haine contre tout et contre tous.

*

PEU A PEU il devenait homme : ses os durcissaient et il se faisait plus difficile aux larmes. Chaque samedi maintenant Alfredito rapportait 18 réaux, et cela lui faisait voir les choses sous un autre angle. Il était grand et maigre. Quand on est pauvre, on est toujours maigre. Sa main travaillait avec rapidité, habileté ; son doigté n'avait pas d'égal pour les vernis. Blas commençait à compter sur son apprenti qui savait même réussir les *onglets*, c'est-à-dire assembler deux moulures à quarante-cinq degrés avec une justesse parfaite. Le patron les lui laissait faire jusque dans les meubles de prix.

A la maison, Dolorès offrait à son frère, pour qu'il s'assît, le meilleur siège, un fauteuil défoncé, donné jadis à la mère, et qu'il avait fallu réparer par un treillis de ficelles et un vieux bout de drap.

— Assieds-toi, assieds-toi, tu dois être très fatigué ! lui disait sa sœur d'un air goguenard.

La mère les regardait en souriant :

— Ne commencez pas, hein ?

Alfredito prenait conscience de son rôle :

— N'oublie pas que je suis l'homme de la maison ! répliqua-t-il un jour.

— Il faudrait bien que vous ayez un peu plus de jugeote... atermoyait la mère.

*

L'amitié d'Alfredito et de Boni se cimentait de plus en plus. A présent le garçon avait assez de force pour actionner à lui tout seul le soufflet de l'orgue et il secouait les cloches, les yeux fermés, sans se tromper dans les sonneries.

Un matin, après la grand-messe, sur l'esplanade de l'église, Boni lui tendit une cigarette.

— Non, je ne fume pas.

Boni insista.

— Ça me fait mal au cœur !...

— Il faut t'y habituer. J'ai connu beaucoup d'hommes qui ont regretté de ne pas l'avoir fait quand ils avaient ton âge. Un bon cigare, et surtout après le repas, c'est quelque chose, tu sais...

— Je veux bien le croire.

— Fume ! exigea Boni avec une douce fermeté.

Alfredito prit la cigarette et l'alluma.

— C'est l'affaire de quelques jours, petit, et, dès que tu y auras pris goût, tu verras...

Alfredito tira quelques bouffées à contre-cœur.

Le sonneur avait un regard bienveillant, un peu triste ; il vieillissait.

Sur l'esplanade, les groupes se dispersaient.

— Je ne t'ai pas dit ?... J'ai renoncé aux chardonnerets et je vais me consacrer à l'élevage des canaris.

Il reprit :

— Ça me fatigue, maintenant, d'avoir à les capturer, de m'allonger pour les attendre... Ce n'est pas fait pour des rhumatisants comme moi ; sans compter que les canaris se vendent mieux, et puis on n'a pas besoin d'aller aux champs. J'en ai déjà un couple, quand tu viendras chez moi je te le montrerai.

Un matin, Alfredo — c'est ainsi que l'appelait maintenant le sonneur — allant visiter son ami, le trouva très préoccupé. A son entrée, il vit Boni cacher un papier.

— Ah ! c'est toi !

Boni reprit sa feuille et, la lecture terminée, il resta pensif.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, une proclamation de Dorregaray (1) qu'on m'a donnée hier à la sacristie ; c'est-à-dire la proclamation de Don Carlos (2), il l'envoie de France...

Alfredo ne connaissait pas ces messieurs-là. Il n'y comprenait rien.

— Je crois que nous allons vers une autre guerre... Bah ! moi je suis vieux à présent... pour toi qui es jeune c'est plus ennuyeux...

— Mais si nous ne voulons pas la guerre, je ne sais pas pourquoi il y en aurait une...

— Toi, tu es trop jeune, naturellement, mais moi je me rappelle très bien, pendant la dernière guerre, toutes les sauvageries de l'un et l'autre parti, tant il est vrai qu'à l'heure de faire les ânes nous sommes tous les mêmes, nous autres Espagnols...

Alfredo écoutait, s'effrayait.

— Quelqu'un du clan de Perula est venu l'autre soir dans la taverne de l'*Orduñès* enrôler du monde. Je l'ai vu, moi. Cette fois, ils ne veulent pas recommencer le coup des autres guerres et ils tâchent de s'assurer la prise de notre village, pour pouvoir faire tomber Bilbao plus facilement.

— Et si Bilbao tombe, alors quoi ?

— Ce serait très grave..., affirme Boni sans sourire.

Un silence, lourd de menaces.

Alfredo a des questions plein la bouche, mais n'ose point les formuler.

Les oiseaux remplissent la pièce de leurs cuis cuis.

— Savez-vous que cette histoire de guerre me tracasse ?... Mais, dites, c'est impossible !

— A celle-ci nous n'y couperons pas... Ce ne sont plus des partis, mais de véritables armées qui rôdent par là.

Des groupes aux airs mystérieux se rassemblaient dans les cafés et sur la place, sous les arcades.

Dès la fin de mars, tout le monde savait que don Castor s'était mis en campagne, embrigadant avec lui plusieurs jeunes gens du village.

*

Alfredo continuait d'aller à l'atelier. Ils avaient maintenant beaucoup d'ouvrage.

— Il paraît que ça va barder ! risqua-t-il un matin pendant le travail.

Du pied, Enrique l'avertit de se taire.

Blas leva la tête et s'écria :

— Si Monseigneur le croit nécessaire !... et il ôta son béret.

« Monseigneur », c'était Don Carlos.

Le contremaître regarda sévèrement Alfredo par-dessus ses lunettes.

Blas restait le crâne à l'air, ce qui lui conférait une ressemblance frappante avec saint Joseph.

Alfredo reprit son bouvet pour finir d'assembler le dessus d'une table et n'osa plus rien dire.

(1) Dorregaray y Romiguera (1820-1881) : chef des carlistes, qui se distingua durant leur dernière guerre.

(2) Don Carlos (1848-1909) : proclamé roi par les carlistes sous le nom de Carlos VII. Souleva en 1872 la guerre carliste, qui dura quatre ans.

Après sept mois de lutte acharnée dans le village, lorsque le général Concha réussit, le 2 mai, à rompre le blocus et à entrer à Bilbao, on considéra la guerre comme terminée. Les troupes de Don Carlos se retirèrent à Durango et le village recouvra son calme.

Blas reparut et fit prévenir ses ouvriers, qui se présentèrent de bonne heure le lendemain matin devant la porte de l'atelier. Le contremaître gardait la clé, déjà avant la guerre ; il ouvrit et tous entrèrent.

Rien de nouveau dans la pièce, sauf un portrait de Don Carlos en buste, collé au mur.

Enrique, grimpé sur un tabouret, l'arracha et le déchira d'un geste brusque.

— Cor' une fois des désagréments... gronda le contremaître en hochant sa grosse tête, tu veux que nous ayons cor' des désagréments !

Alfredo se taisait, mais on voyait à son air qu'il approuvait Enrique.

— Bien, vous vous débrouillerez avec le patron, déclara le contremaître d'un haussement d'épaules.

L'atelier était sale et en désordre, chacun se mit à le ranger et à le nettoyer, à remettre en place les établis et à raffiler l'outillage. Alfredo balaya le plancher ; il entassait les copeaux lorsque Blas entra. Blas était vieilli, tout en longueur, émacié.

— Bonjour, fit-il.

— Bonjour... lui répondit-on.

Enrique cligna de l'œil vers Alfredo.

Brusquement, Blas leva les yeux vers le haut du mur. Il pâlit mais ne tarda pas à réagir. Seule sa mâchoire trahissait la colère. On aurait cru qu'il allait éclater. Son regard scruta les trois hommes.

Le contremaître, qui roulait une cigarette, la vida d'un coup, tellement il tremblait.

Alfredo, subjugué, se détourna.

Enrique se mit à siffloter avec insouciance.

— Enrique ! rugit Blas.

— Quoi ?

— Nous sommes ici pour travailler, non pour siffler ! Tu m'entends ?

— Oui.

L'apprenti prit le large sous prétexte de remplir d'eau le baril. Le contremaître renonça à rouler sa cigarette. Enrique leva la tête : Blas le toisait. Pendant quelques minutes, les deux fronts restèrent au même niveau, sans céder d'un centimètre...

Avant la fermeture de l'atelier, Blas prit à part le contremaître :

— Ta clé ? donne !...

— Oui, oui, voilà...

Le soir, après avoir fini son ouvrage à l'atelier, Blas y revint. Il portait sous le bras un paquet enveloppé d'un journal : un portrait de Don Carlos haranguant ses troupes, beaucoup plus grand que le premier et qu'il plaça exactement au même endroit.

Après avoir bien refermé la menuiserie, il repartit chez lui.

Le lendemain tout le monde fut obligé d'attendre le patron à la porte. En apercevant le portrait de Don Carlos, le contremaître et Alfredo se firent des yeux blancs.

— Ça a mal commencé et ça va cor' plus mal finir ! souffla-t-il à l'oreille de l'apprenti.

Enrique lorgna le portrait d'un air narquois.

Blas entra comme si rien n'était. Il enleva son veston, enfila sa blouse, et, tournant le dos à Don Carlos, se mit au travail.

Un moment se passa ; les trois hommes paraissaient hypnotisés par le geste éloquent de Don Carlos. On aurait dit qu'ils encaissaient sa harangue ; de temps en temps, ils le regardaient du coin de l'œil et semblaient sous l'emprise de sa véhémence.

Blas, seul, travaillait tranquille.

Mais le lendemain, à l'ouverture de l'atelier, le portrait avait disparu. Blas fut incapable de dissimuler sa stupeur. Il considéra les quatre murs, regarda le plancher au cas où le portrait se serait décollé. La situation devenait réellement embarrassante...

Pour un peu, le contremaître s'emportait un doigt avec le ciseau, chose qui ne s'est jamais vue de vie de contremaître menuisier !

Enrique lui-même perdait la tête au point de ne pas enfoncer un seul clou droit. Alfredo sortit chercher de l'eau et n'osa plus rentrer.

Blas passa la matinée à fumer nerveusement et à raffiler l'outillage...

Ce soir-là, la porte de l'atelier se referma vite. Lorsqu'elle se rouvrit, ce fut pour laisser passer Blas porteur d'un énorme rouleau. Il le déploya sur son établi et deux magnifiques portraits apparurent : un de Don Carlos, l'autre de Zumalacarregui. Blas les placarda l'un en face de l'autre, boucla aussitôt l'atelier, et, content de lui, regagna sa maison.

Le lendemain matin, Enrique adressa aux deux effigies un sourire de défi. Blas l'observait, accepta la provocation. Le travail battit son plein : les marteaux cognaient, les scies s'affairaient et les rabots haletaient, vomissaient les copeaux les plus nacrés.

Le soir, le travail terminé, Blas fit semblant de s'en aller, mais il revint. Il apportait une gamelle avec son dîner. Il attendit tranquillement.

A 10 h. 30, il dresse l'oreille : on escalade le mur de la cour intérieure. Vite, il éteint, se lève, se poste derrière la porte, empoigne sa matraque et attend. Quelqu'un saute. Une main se glisse par le carreau cassé de la porte et, à tâtons, cherche le loquet. Le peu de lumière qui parvient du patio permet à Blas de reconnaître le visiteur outrecuidant...

La matraque lui danse toute seule dans la main. Blas retient son souffle et, massue en l'air, attend toujours. La main ennemie avait déjà rencontré le loquet et la porte s'ouvre tout doucement. Blas laisse l'intrus pénétrer complètement dans la pièce ; celui-ci devait connaître parfaitement la disposition de l'atelier parce qu'il se dirige tout droit vers le bec de gaz.

La lumière coïncida avec le premier coup de matraque en plein sur la tête et si brutal qu'Enrique en vit trente-six chandelles et s'écroula. Une fois par terre, Blas s'en donna à cœur joie de rosser et de piétiner sa victime. Quand elle n'eut même plus la force de gémir, il la traîna et ouvrit la porte de la rue.

Des gens passaient... Il attendit un moment. Dès que la rue fut déserte, il sortit avec son fardeau, l'assit sur le trottoir et l'appuya contre le montant du portail, comme s'il dormait. Ensuite, Blas prit sans hâte le chemin de sa maison et se coucha.

De très bon matin, des laitières de Vista Alegre trouvèrent la victime dans une flaque de sang, à l'endroit même où Blas l'avait déposée. Elles demandèrent l'aide de quelques manœuvres qui passaient pour conduire l'homme à l'hôpital. Il était sans connaissance et fut très difficile à ranimer : des côtes cassées et de nombreuses contusions sur tout le corps. On eut beau lui demander des explications, il resta muet. Comme il avait été ramassé près du portail de son atelier, le juge donna l'ordre d'arrêter Blas.

Le patron se présenta l'après-midi, mais il n'en dit pas plus long que son camarade.

Devant les regards furibonds qui s'échangeaient, le juge devina quelque peu de la vérité et garda Blas au secret. Mais le lendemain matin, après une nouvelle confrontation et en face du mutisme des deux intéressés, il remit Blas en liberté.

Le médecin ne se prononçait pas. La tête en capilotade, le corps rompu, le pauvre Enrique se plaignait de partout.

Blas revint à l'atelier avant la fermeture. Un silence glacial le reçut. Scies et marteaux suspendirent leurs trajets. Blas contemplait tout son monde avec une douceur paterne :

— Le malheureux Enrique, il est bien mal en point dans son hôpital !... Je ne sais pas... il ne veut pas dire ce qui lui est arrivé... Quelque bonne cuite, avec une bagarre, je suppose... Faut bien que jeunesse se passe !...

Le contremaître le regarda par-dessus ses lunettes, puis ses yeux montèrent lentement vers les portraits...

Alfredo se sentit subitement les jambes en coton... A un moment où il quittait de l'œil son ouvrage, il crut que, d'une affiche, un soldat le menaçait de son sabre.

Les jours suivants furent sans histoire pour l'atelier. L'ouvrage avançait sous les regards mi-pacifiques, mi-belliqueux de Don Carlos et de Zumalacarregui. Blas traitait ses deux ouvriers avec son habituelle douceur. Enrique ne tarda guère à apparaître. On le vit débarquer un matin, avec la figure couleur de cire et un tantinet nerveux.

— Bonjour !

— Bonjour !

Blas, qui fredonnait un air basque, ne bougea pas. Voyant Enrique approcher, il ne lui dit rien.

Le nouvel arrivant alluma une cigarette ; il posa sa blague et la boîte d'allumettes sur l'étagère.

Blas lui indiqua son travail.

Une fois encore, le contremaître et Alfredo se consultèrent du regard, furtivement...

Le lendemain, trois portraits accueillaient les ouvriers : au milieu, celui de Don Carlos, flanqué de Zumalacarregui et de don Castor Andechaga.

— C'est pus une menuiserie, c't' un musée ! souffla entre ses dents le contremaître.

Le travail avançait dans la contrainte générale. On ne pouvait soulever la paupière sans rencontrer les favoris sur les joues de Zumalacarregui, ou l'expression bonasse de don Castor, ou bien la majesté naissante de Don Carlos. Le patron épiait les réactions de chaque visage.

Mais voilà que, le lendemain matin, les trois portraits avaient disparu !...

Enrique, affolé, se mit en devoir de fournir une explication :

— Ce n'est pas moi, hein ! Je vous préviens que cette fois je n'ai touché à rien... Je le jure sur la tête de ma mère que ce n'est pas de ma faute si les portraits ont disparu !

Le contremaître et Alfredo le dévisageaient, et tremblaient un peu.

— ... qu'on ne vienne pas m'embêter, parce que je n'y suis pour rien !

— Bon, ça va, ça va ! atermoyait Blas, est-ce que je t'ai dit que c'était toi ?

— Non, mais des fois, j' veux pas d'histoires ! criait Enrique, pâle comme un mort.

— Du calme, voyons, du calme, Enrique !

Et Blas déclara :

— Les portraits, cette fois-ci, c'est moi qui les ai enlevés ; ici, il n'y a que moi pour décider s'il faut mettre ou retirer les choses... compris, l'Enrique ?

— Oui.

— Eh bien, au travail maintenant... l'affaire est close !

L'apprenti essaya un moment de rencontrer le regard d'Enrique sans y réussir.

Il était 3 heures du matin quand Alfredo fut réveillé par sa mère :

— Ta sœur n'est pas rentrée, il a dû lui arriver quelque chose...

Alfredo sauta de sa paillasse.

— La taverne est fermée à cette heure, c'est bizarre...

— Va voir si tu la trouves ; tâche de savoir où elle est passée...

Alfredo s'habilla et sortit. La porte de la taverne était fermée, mais il entendit parler à l'intérieur. Il poussa le portail et s'en vint frapper à la porte de derrière.

Les voix se turent et le patron demanda :

— Qui est là ?

— Le frère de Lola ! Je suis le frère de Lola ; elle n'est pas chez vous ?

— Elle n'a même pas mis les pieds ici de la journée.

— Et vous ne savez pas où elle est ?

— Ma foi non, depuis hier !

— C'est qu'elle n'est pas rentrée cette nuit...

Un éclat de rire lui répondit, puis un silence.

Alfredo se mordait les lèvres, il baissait la tête.

Il reprit le chemin de la maison. Ses soupçons grandissaient, prenaient forme...

— Qu'est-ce qu'il y a ? Quoi ? Elle est restée à la taverne ? s'inquiétait la mère.

— Elle n'y est même pas allée aujourd'hui...

La mère et le fils se regardèrent.

— Il lui sera arrivé un malheur...

— Je ne sais pas...

— Mais toi, qu'est-ce que tu crois ?

Alfredo détourna la tête.

La mère le prit par les épaules :

— Tu penses quelque chose de mal sur ta sœur ?

Alors, brusquement, Alfredo :

— Pardi !

La femme resta pétrifiée. Puis elle se mit à pleurer avec rage :

— Ah ! Dolorès ! espèce de moins que rien !... D'où es-tu donc sortie ? Ce n'est pourtant pas auprès de ta mère que tu as pris de pareilles leçons !

— Laissez donc, mère ; allez, recouchez-vous.

— Moi, tous ceux qui m'ont connue savent que toute ma vie j'ai été une honnête femme !

— Ce n'est pas de votre faute...

La pauvre femme sanglotait dans un dégoût immense :

— Pendant la guerre, on m'avait dit qu'elle fréquentait un militaire, mais je croyais qu'elle serait sérieuse ; elle voyait bien comment on vivait chez nous...

— Une taverne, ce n'est pas un pensionnat !

— Si on était venu me le dire, jamais je ne l'aurais cru !...

— Faut se faire une raison...

— Je ne peux pas le croire ! je ne veux pas le croire !... criait-elle en s'arrachant les cheveux.

— Allons, allons, vous allez vous rendre malade et ça n'en vaut pas la peine.

— Ça n'en vaut pas la peine ?... Mais sais-tu c'que c'est d'avoir pour enfant une fille de rien ? Dis, dis ?

Alfredo l'entraîna vers son sommier.

Andrea s'était réveillée, et, sur son séant, elle regardait la scène avec de grands yeux, sans un mot.

La mère marcha vers elle :

— Tu entends, hein ? Tu entends, ta sœur ?... Si tu tournais mal un jour, toi aussi, je te tuerais !

La jeune fille, se cachant la figure, fondit en larmes à son tour.

— Voyons, mère, tout cela ne fera pas revenir l'autre ! murmura Alfredo.

Elle finit par se calmer.

Le jour suivant, la mère rentra du lavoir dans tous ses états :

— Tout le pays le sait déjà ! dit-elle à son fils, et les larmes lui montaient aux yeux.

Le soir, un peu moins crispée, elle reprit :

— Monsieur m'a dit que, comme elle est mineure, je puis la réclamer devant le juge ; qu'est-ce que tu en penses ?

— Oui, mais, pour cela, faudrait lancer un chien à sa recherche !

Quand, après quelques semaines, la mère se fut remise de ses premières émotions, elle reçut une lettre de Madrid écrite par une main étrangère : sa fille s'excusait et demandait pardon pour la « tache » qu'elle avait jetée sur la famille. Après bien des détours, elle laissait entendre qu'elle se trouvait « dans une situation intéressante », motif de son départ.

La mère prit la nouvelle mieux qu'on n'aurait pu le penser :

— Encore heureux, déclara-t-elle pour tout commentaire, qu'elle soit allée cacher son déshonneur !

Alfredo garda le silence.

La vie, pour eux, glissait à nouveau dans le même dénuement, la même monotonie.

■

Un an plus tard, dans la taverne du père de Colas, au Cristo, Alfredo retrouva un garçon du village, un marin qui avait navigué dans le Sud et qui, au troisième petit verre, avec une bourrade sur l'épaule, lui lança :

— Parie que tu ne devineras jamais qui j'ai rencontré à Séville !

Alfredo s'en doutait mais fit le bête :

— Qui donc ?

— Ta sœur, tiens ! Elle est superbe... et tu parles d'une élégance ! On a bavardé un bon moment. Je lui ai demandé si elle avait une commission à vous faire ; elle m'a dit que si je te voyais que je te dise qu'elle a eu de la chance et qu'elle est très heureuse.

Alfredo n'essaya pas d'en savoir davantage et, chez lui, il se garda d'en parler à sa mère, mais il pensait à Dolorès, à son existence nouvelle, sans doute facile puisqu'elle était si bien vêtue...

La mère ne vécut que dans le souci d'Andrea, elle la couvait :

« Il ne manquerait plus que de la voir se perdre, elle aussi ! »

La jeune fille grandissait comme une asperge et se renfermait.

Les dimanches, elle aimait mieux rester à lire des romans de quatre sous plutôt que d'aller au bal sur la place. Il est vrai qu'elle ne devait pas avoir grand succès parmi les hommes avec les faibles charmes de sa personne, ce qui n'avait pas été le cas de sa sœur aînée. D'ailleurs Andrea ne se montrait pas plus communicative avec sa mère qu'avec ses amies ; et bientôt on finit par ne plus se préoccuper d'elle.

■

Alfredo se rejetait à corps perdu sur son affection pour Boni. Ses malheurs, son clocher avaient ralenti l'entrain qui animait jadis le sonneur.

La première fois qu'il retourna à la tour depuis la guerre, ce fut en compagnie d'Alfredo.

On avait déjà déblayé les décombres et dégagé l'escalier. Sa coupole béante conférait au clocher l'aspect

d'une tourelle d'observatoire en ruine. Il n'y manquait que le télescope. La cloche du tocsin gisait en éclats dans la rue ; le carillon et la cloche des messes, fendus, devraient passer à la refonte, ils sonnaient fêlé.

— Mes cloches, mes cloches !...

Boni les plaignait, souffrait pour elles. Il caressait leurs flancs, les polissait de la main, il leur faisait des yeux doux, tapotait leurs braves battants... mais, en présence du désastre, son cœur se serrait à lui faire mal.

— Allons-nous-en, tiens, allons-nous-en ; tant que tout cela ne sera pas remis en état, je ne veux plus en entendre parler.

Ses yeux brillaient de larmes et, empoignant Alfredo, ils s'en allèrent.

Alfredo se sentait fatigué. Une fois passé les peurs et les inquiétudes de la guerre, son état général dénotait une faiblesse évidente. Il se rendit à la « visite » de l'hôpital ; le docteur, après auscultation, diagnostiqua une asthénie généralisée causée par une alimentation insuffisante. Il lui ordonna une nourriture forte et abondante, ce qui équivalait à demander à la glace de se réchauffer !

La mère fit de son mieux, s'enlevant le pain de la bouche pour le bien de son fils, sans résultat notable. Du matin au soir, Alfredo se trouvait à bout de forces, et, à l'atelier, son travail s'en ressentait. En remarquant la diminution de ses forces et de sa santé, l'apprenti s'attristait.

Boni essaya de lui remonter le moral, lui affirmant qu'à son âge il avait eu la même chose que lui et qu'il s'en était sorti avec le temps et une vie bien réglée. Mais, tout en sachant gré à son ami de ses encouragements, Alfredo restait soucieux.

Un jour il rencontra Colas. Après avoir passé son baccalauréat chez les Frères de Lecaroz, il avait commencé ses études de droit, mais il venait de tout lâcher...

Il était débordant, rubicond :

— J'ai eu une pleurésie, mon vieux, et un peu plus j'y restais... Ma mère n'a pas traîné à me ramener de Valladolid, et je ne mettrai plus le nez dans un livre... Elle dit qu'elle aime mieux un zéro vivant qu'un héros mort.

Alfredo le considérait en se disant que de ce coffre-là, malgré tant d'efforts, il n'aurait jamais pu sortir quelque chose de bien héroïque...

— Ta mère a raison, Colas : la santé avant tout !

C'était la Saint-Pierre ; ils firent un tour, évoquant leurs souvenirs d'écoliers. Colas était une bonne pâte, il ne lui gardait pas la moindre rancune.

On allait faire courir trois jeunes taureaux cordés, et la Plaza grouillait de monde. Plus exactement, il s'agissait de trois génisses aux cornes garnies de boules, qui attendaient sous la mairie qu'on leur donnât un peu de corde pour foncer et effrayer la foule.

Les jeunes gens s'en promettaient de belles ! Qui sait si parmi eux il n'y aurait pas un nouveau Montès, champion des toreros de leur temps ?

— Tu vas y aller, toi, aguicher le taureau ? demanda Alfredo à son ami.

— Je ne sais pas... Et toi ?

— Moi, ça dépend...

— Eh bien, moi aussi...

Dieu, sans doute, ne les destinait pas à la tauromachie. Ils semblaient d'une prudence extrême...

Déjà, avant la sortie de l'ennemi encorné, les garçons du village et des environs rêvaient à voix haute de grands exploits. Quelques femmes remuantes criaient, debout sur les bancs qui entouraient les peupliers.

Lorsque apparut la première génisse, noire et maigre, la déception fut générale. Deux balayeurs, un commis épicier et un porteur de la gare, au moyen d'une longue corde, freinaient les élans de la pauvre bête.

Un groupe de garçons et de filles, celles-ci plus hardies que ceux-là, s'approcha de l'animal. Quand tous se croyaient bien en sécurité en face de lui, alors les hommes lâchaient la corde. La bête s'élançait, bousculait, renversait, au milieu des cris affreux de toute l'assistance ; cris qui bien vite se changeaient en éclats de rire, au spectacle d'une femme toutes jupes en l'air.

— Alors, quoi, on y va ? s'enquit Alfredo en ajustant sa veste.

— Celui-là ne vaut rien ; on attendra l'autre...

— Bon ! comme tu voudras...

Une fois que la génisse eut fait pirouetter tous les ivrognes du village, que les filles l'eurent bravée et que les jeunes gens moins hardis se furent approchés nombreux, en claquant par terre leurs espadrilles blanches pour l'exciter, le *Minero* s'avança.

Le *Minero* était le fils d'un boucher de Sestao. Il avait, en maintes occasions, achevé des bêtes aux abattoirs de Bilbao et, auréolé de cet avantage, il faisait sa partie dans les corridas de jeunes taureaux.

Il portait la cadenette bien qu'étant né humblement « entre les escarbilles », aux mines de Galindo.

S'approchant du taurillon, il exigea :

— *Ze* veux être tout *zeul* (1).

Les spectateurs retenaient leur respiration et toutes les vaillances se figèrent devant une prononciation aussi gaillarde. Le *Minero*, « le mineur », ainsi nommé parce qu'il passait le plus clair de son temps à explorer du doigt son nez camus, se dressa de toute sa hauteur dégingandée, s'approcha cérémonieusement de son adversaire.

Il était coiffé à l'esbrouffe, d'une casquette café au lait ; il était cravaté d'un mouchoir de soie couleur d'os et gileté de gris.

— Vas-y, *Minero*, vas-y ! lui criait la Plaza.

On donna toute sa corde à l'animal pour qu'il pût s'ébattre à l'aise...

L'artiste déplie sa cape, parce que le *Minero*, n'étant pas le premier venu, usait d'une cape même pour les bêtes attachées et il provoque l'animal.

Le taurillon fonce, caracole, encorne le bonhomme, le flanque par terre et le piétine.

De joie, les gens se tenaient le ventre.

Le *Minero* se débattait, criait, suppliait qu'on ramenât la corde, mais les misérables n'en faisaient rien, par malice, par gaîté.

Quand la taure en eut assez de le tarabuster, le *Minero* se releva, et, d'un geste qu'il sut rendre dégagé, prit crânement congé de la vache...

Alors la foule se déchaîna...

Les huées contre le *Minero* fusaient encore lorsque s'avança le second taurillon, une petite caricature de vache suisse.

— Il ne me plaît pas du tout... dit Colas.

— A moi non plus ! confirma son ami.

Tant que la corde restait serrée, les gens tiraient sur la queue, touchaient les cornes et les oreilles, faisaient mille taquineries... mais dès qu'il retrouvait un peu de champ l'animal passait à l'attaque et dégageait la place...

D'autres, plus cruels, le frappaient ou le piquaient, bien que ce fût défendu, et la vachotte lâchait alors des ruades à tout casser.

A la fin on la laissa se remettre un peu.

C'est alors que s'approcha le *Mesié*. Le *Mesié* était

(1) Le *Minero* affiche la prononciation andalouse.

un *Franchute*, un Français ! Il commandait un lougre et faisait depuis la guerre civile le trafic du minerai entre Cap-Breton et le port de Bilbao. Il mouillait toujours au village contre le quai de chargement, en face de la Canilla. Tout le monde le connaissait sous le nom de *Mesié* : monsieur.

A la stupeur générale, car on le prenait pour quelqu'un de sérieux, le *Mesié* s'avança à son tour vers la bête. L'après-midi, il avait dû boire quelques petits verres de trop ; il aurait eu bien besoin d'être étayé !

Les coquins de la corde s'amusèrent à la donner toute, et la vachotte, qui en avait par-dessus la tête des agaceries, courut sur le *Mesié* avec une telle malchance qu'en l'embrochant sa corne gauche perdit sa boule et lui fit une estafilade longue mais superficielle à la partie charnue de son individu. La fine corne avait déchiré le pantalon et laissait à l'air le « sud » du dos.

Les gens riaient de bon cœur, mais se turent soudain quand le pauvre *Mesié* portant la main à sa blessure la retira pleine de sang.

De saisissement, le *Mesié* s'évanouit.

On se dépêcha de rattraper la corde et, une fois la vache arrimée, on emporta le *Mesié* à l'hôpital, dans l'émotion générale.

— Qui est-ce qui va vouloir s'y frotter ? fit Alfredo.

— Maintenant, même si nous le voulions, nous ne pourrions plus y aller ! déclara Colas pour se tranquilliser.

Les préposés à la corde rassemblèrent dix ou douze volontaires pour entraîner le taurillon de gré ou de force sous la mairie.

Ayant passé le bout de la longe dans un anneau scellé, ils tirèrent peu à peu à cause de la forte résistance de l'animal, jusqu'à réussir à le coller au mur. Alors, immobilisé de la sorte, on lui remit sa boule et on le ramena dans l'arène.

Mais l'accident du *Mesié* avait jeté un froid et personne n'osait s'approcher. Chacun se disait que la boule pouvait retomber encore, et heureux si l'on ne s'en sortait qu'avec un accroc.

On n'insista plus, mais, lorsque apparut le troisième taurillon, le bruit courut sur la Plaza que le *Mesié* était en train de mourir, et les réjouissances furent suspendues.

Deux jours plus tard, le *Mesié* buvait debout dans les tavernes ; mais il dut s'abstenir, pendant quelque temps, de s'asseoir.

L'incident d'ailleurs n'empêcha pas la jeunesse de danser au son du tambourin.

*

Quelques jours plus tard, la mère d'Alfredo obtenait une place de concierge dans une maison du quai neuf, ce à quoi elle avait toujours aspiré. Elle eut hâte de communiquer la bonne nouvelle à son fils :

— C'est une loge tout ce qu'il y a de bien, avec deux chambres et une petite cuisine ; tu vas être installé comme un coq en pâte, mon fieu ! Tu vois, en effet, que « Dieu serre mais n'étrangle pas »...

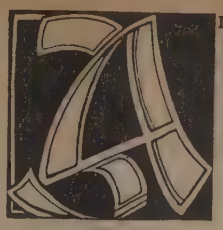
Andrea semblait contente, elle aussi. Elle commençait à coudre *en ville* et à voir la vie en rose. Le frère se sentait nettement mieux, et plus courageux à l'atelier. Sa paye avait sensiblement augmenté, 7 réaux déjà, et Blas lui découvrait de réelles aptitudes pour l'ébénisterie fine.

— Maintenant au moins nous allons pouvoir respirer, lui dit un soir sa mère.

— On avait rudement besoin de respirer...

La sœur, après ses journées au dehors, apportait de l'ouvrage chez elle et cousait une partie de la nuit.

Entre la mère et les enfants naissait une sorte d'accord tacite pour relever le foyer et le dégager enfin de la misère.



Alfredo ne sut jamais comment cela s'était produit ; il ne faisait aucun effort à ce moment-là. Il venait de sortir son papier à cigarettes, quand il sentit une sorte d'oppression, de chaleur dans la poitrine ; soudain, avec la toux, une gorgée de sang ; ses oreilles bourdonnèrent, ses jambes fléchirent et il s'effondra.

Il se rappelait le cri de Blas, puis Enrique et le contremaître qui lâchaient tout pour se précipiter... Il se souvenait d'avoir senti l'humidité de son sang quand sa tête était retombée dans la flaque. Ensuite, plus rien...

Une fois dans son lit d'hôpital, on lui raconta comment on l'avait transporté dans la voiture d'un entrepreneur qui revenait de Sopuerta et passait devant l'atelier.

Enrique courut avertir Boni pour qu'il se chargeât d'annoncer la nouvelle à la mère avec ménagement.

Arrivé à l'hôpital, on lui administra une cuillerée de chaux et on lui mit une poche de glace sur la poitrine ; il fallut le soulever à demi pour l'aider à mieux respirer ; et, comme il s'agitait, des pilules d'opium le calmèrent.

Il rejetait encore quelques bulles de sang et de salive. Sa mère lui tenait une main, et sa sœur, Boni et Blas l'assistaient en silence.

— Bon, bon ! émit le docteur d'un ton rassurant, il ne s'agit que d'une hémoptysie providentielle...

Boni regarda Blas ; pour finir, tous les yeux se portèrent sur le médecin :

— ... Je dis providentielle parce que le vomissement s'est empressé de signaler la maladie... S'il n'y avait pas eu ce crachement de sang, Dieu sait quand nous aurions pu la diagnostiquer. Probablement il eût été trop tard ; au contraire, maintenant, nous arrivons à temps.

— Et la perte de sang ? demanda Blas. Vous ne savez pas tout le sang qu'il a rendu...

— Le sang, à cet âge-là, se refait vite

Les yeux de la pauvre mère allaient de l'enfant au médecin.

— Tranquillisez-vous, ma brave femme ; d'ici peu, votre fils sera dans la rue ; évidemment, il lui faudra beaucoup de soins et de la suralimentation.

— Nous ferons tout ce que nous pourrons.

Et elle baisa le front de son fils. Tout le monde se retira, sauf la mère et la sœur.

Elles s'assirent près du lit sans parler. Peu de temps après, Alfredo sortit de sa torpeur.

— A présent que les choses commençaient à s'arranger... soupira la pauvre femme.

— On n'y peut rien... fit Alfredo d'une voix éteinte.

Une sœur de la Charité entrait pour lui prendre sa température et lui apporter un verre de lait froid. La pièce donnait sur la rue. Par le balcon entr'ouvert, on entendait l'eau qui coulait près du portail.

Quand Alfredo fut à nouveau seul, il ferma les yeux.

« Oui, à présent qu'on croyait s'en sortir... », se dit-il, et il s'assoupit.

*

Boni allait très souvent voir le malade ; il lui parlait des cloches neuves qu'Alfredo ne connaissait pas et des progrès de ses oiseaux chanteurs.

Le malade riait et les paroles de son ami le retiraient pour un instant de son marasme...

Il gardait l'obsession de n'être plus bon à rien à sa sortie d'hôpital ; d'avoir à vivre tout le temps couché, et de devenir une charge et une gêne pour sa famille.

Boni et la mère le réconfortaient :

— Tu vois ce qu'a dit le docteur : que si tu prends des précautions, tu peux vivre très vieux, que ce n'est pas grave ; que tu pourras travailler du moment que ce ne sera pas un effort trop dur, et ce n'est pas le cas de l'ébénisterie.

— Les médecins essaient toujours d'encourager le malade. Mais, après, c'est autre chose...

Il avait beaucoup d'appétit ; bon signe, d'après le docteur ; et, en plus du menu de l'hôpital, un peu juste, il dévorait tout ce que lui apportaient sa mère et ses amis...

Boni lui offrait souvent un morceau d'omelette aux pommes de terre, bien baveuse, le faible d'Alfredo.

Sa mère défaisait chaque fois un petit paquet contenant de la viande. Et jamais Colas n'arrivait sans quelques tranches de merluche frite et une fiole de Rioja.

Grâce à tous ces soins, à toutes ces attentions, ils parvinrent à le revigorer. Blas lui rendait visite les jours fériés et lui apportait des gâteaux.

Mais dès qu'il se retrouvait seul, le souci et la peur d'une vie ratée le tourmentaient.

Bientôt le docteur lui permit de se lever, et, assis dans un fauteuil, on l'approchait du balcon ouvert.

Dans l'air, les dernières mouettes se croisaient avec les premières hirondelles, et la mer se chargeait souvent de reflets de velours. Parfois, avril tendait un ciel haut et pur.

Ce printemps incitait Alfredo à revivre. C'était un printemps unique, inconnu dans la région. Les autres années, il était toujours traversé de pluie ; celui-là aurait tenté les peintres ; ce n'était pas un printemps normal, c'était un printemps de tableau.

Alfredo rêvait de choses étonnantes... Une nuit, il crut qu'il possédait des poumons de fer infatigables et perpétuels, grâce auxquels il parcourait le monde d'un bout à l'autre.

Une autre fois, il rêva... mais ce n'était pas un rêve : le docteur lui donnait sa feuille de sortie.

*

Le mois de mai venu, Boni accompagna Alfredo et lui raconta les fêtes de la libération célébrées la veille à Bilbao. Boni y avait assisté et il les lui détaillait, tout ému, la larme à l'œil.

Ils partirent :

— Nous irons tout doucement, Alfredo ; mais je veux que tu viennes entendre la nouvelle batterie de cloches ; on va sonner tout à l'heure le mois de Marie. Sois tranquille, le sacristain et moi, nous te porterons jusqu'en haut du clocher pour que tu ne te fatigues pas.

S'en aller ainsi, comme le Pape sur sa *sedia gestatoria*, ravit tellement Alfredo qu'il accepta.

Ils quittèrent l'hôpital et s'en furent à petits pas. De temps en temps ils s'arrêtaient et se tournaient vers la mer.

L'après-midi semblait vraiment fait pour les cloches et s'emplissait de transparences cristallines.

Les montagnes et les navires se découpaient comme sur un médaillon. Les deux amis gravissaient la côte sans se hâter. Sous le porche, une halte, pour se reprendre et reposer leurs regards sur l'horizon.

— Maintenant nous allons envoler toutes les cloches au grand branle ; tu vas voir, tu vas voir comme elles donnent !

Il s'exaltait et couvait joyeusement son clocher.

Enfin ils entrèrent à l'église. Puis, flanqué du sacristain et du sonneur, Alfredo fit son ascension sur « la chaise à la reine ». Il regardait autour de lui et les sanglants souvenirs de la guerre lui brouillaient le paysage. Boni s'affairait en seigneur et maître. A 7 heures moins quelques minutes, le sonneur pria ses acolytes de s'occuper des cloches. Bientôt elles tournèrent à toute volée.

Alfredo, dans son coin, contemplait ce spectacle comme s'il le voyait pour la première fois.

Soudain, la sonnerie étourdissante entraîne la pauvre tête vide dans sa giration. Le convalescent se colle contre la muraille, vacille, glisse et s'affale...

Boni le voit, se précipite sur lui, tandis qu'il ordonne de cesser le carillon. Avec l'aide de tous il le ramasse et le fait descendre à la sacristie.

On s'empressa de l'allonger, de lui frotter les tempes avec du vinaigre, de le ranimer avec du vin de messe.

Bientôt il revint à lui. Ce n'était rien.

Boni avait eu bien peur...

Dans le village, l'arrêt brusque des cloches concentrait tous les regards sur le clocher. Le curé, qui trempait dans son chocolat son dernier biscuit, le lâcha dans la tasse pour se précipiter à la fenêtre et observer son clocher. Il se demandait : « Quel démon l'aura pris ? »

Le maire et ses conseillers, réunis en session, levèrent la séance pour essayer de savoir ce qui se passait.

Sur la place, le balayeur s'arrêtait de balayer, le nez en l'air.

Une dévote crut que, ce soir-là, on suspendait le mois de Marie...

Les fillettes qui se promenaient le long du quai en attendant l'heure, avec leur chapelet et leur mantille à la main, se consultaient, hésitaient, se groupaient, soupiraient.

Alfredo s'excusait :

— C'est ce bruit si effrayant, tout à coup...

— Tu te sens mieux ?

— Mais ce n'est rien, voyons, Boni...

— J'ai eu une riche idée de te montrer les cloches !... J'aurais mieux fait de rester tranquille.

Ils se souriaient...

Le sonneur reconduisit Alfredo chez lui, où sa mère et sa sœur l'attendaient.

*

Peu de temps après le jeune homme refit son apparition à l'atelier. On l'accueillit avec joie :

— Te sens-tu assez solide pour reprendre ? lui demanda Blas.

— Oui, je suis bien remis et je me sens mieux qu'avant.

— Allons, tant mieux ! se réjouit le patron.

Enrique lui cligna de l'œil.

— Alors, petiot ?

Le contremaître l'engagea à ne pas reprendre l'ouvrage trop vite, dès les premiers jours.

A la maison, sa mère, avec l'aide des uns et des autres, opérait des miracles.

Elle tenait ses pièces bien propres ; elle venait d'acheter, à tempérament, un lit pour le garçon et soignait la nourriture, surtout celle d'Alfredo ; c'était son idée fixe :

— On ne peut pas travailler et jeûner ; les poules ne pondent que par le bec ! lui disait-elle.

Alfredo lui répondait d'un affectueux sourire.

*

L'été apporte toujours un peu de joie aux malheureux. Les jours sont longs. Dans les ports de mer, il y a de bonnes pêches, surtout de sardines, le caviar des pauvres. Et la chaleur est un vrai cadeau.

Lorsque, le soir, le jeune homme rentrait de l'atelier, il s'installait avec une chaise basse sur le pas de la porte. Sa mère lui apportait deux tomates crues, une grande tartine et un verre de Rioja :

— Mange tes tomates, mon petit, ça donne du sang...

Après avoir bu le vin, il restait à se reposer et cette détente le dédommageait des fatigues de la journée. Quelques mendiants passaient, plus pauvres que lui ; ils venaient à pied « de la montagne » pour demander l'aumône dans les maisons du quai ; leur vue encourageait Alfredo. Avant de dîner, il allait souvent chercher Rafa pour flâner du côté du môle. Parfois ils poussaient jusqu'à la taverne de l'*Orduñès*, où ils retrouvaient Boni devant un verre de blanc.

Et de là, chacun chez soi.

L'amélioration du fils se reflétait sur le visage de la mère comme dans un miroir. Ils possédaient déjà de quoi faire face à leurs nécessités. La santé d'Alfredo semblait raffermie. Certains clients appréciaient Andrea de plus en plus, et les rhumatismes de la mère s'atténuaient, que le travail de tant d'années au lavoir avait enracinés jusqu'aux os. Cet apaisement dans leur existence n'était troublé que par la crainte de le perdre. Ils n'avaient qu'un désir, voir durer leur vie présente.

Un samedi, à la sortie de l'atelier, Alfredo apprit chez lui que Boni l'invitait à la taverne. Il y courut sur-le-champ. Le sonneur l'y attendait.

— Assieds-toi et commande ce que tu voudras, c'est moi qui régale.

— Qu'est-ce qui se passe, *hombre* ?

— Que nous allons fêter toi et moi la vente du canari à doña Visitation ! lui souffla-t-il à voix basse.

— Vous l'avez bien vendu ?

— Très...

Le dîner continuait dans le calme. L'entrain de Boni s'était éteint. Le sonneur semblait triste. Alfredo le taquinait pour le sortir de son marasme :

— Si c'est pour me faire une pareille figure que vous m'avez invité...

— Je vais te dire : j'ai suivi tantôt l'enterrement d'un compagnon de mes navigations de jeunesse, et cela a remué en moi une montagne de souvenirs...

— Devant ce filet de thon... laissez donc tomber la montagne...

Mais, tandis qu'Alfredo le servait, Boni, suivant son idée, considérait son jeune ami :

— Quel âge as-tu donc ?

— Vingt-deux.

— Alors, dis-moi : pourquoi ne pas naviguer ?... Maintenant que ta mère et ta sœur peuvent se suffire, pourquoi ne pars-tu pas en mer ? Navigue, Alfredo, crois-moi, naviguer c'est vivre. Si tu ne navigues pas, tu ne seras jamais un homme. Seule la mer fait des hommes : la terre les abrutit. La mer enseigne... La mer vous ouvre les yeux... et elle vous en apprend bien plus que toute la terre ferme. Si tu passes ton existence emmuré dans le village, tu deviendras idiot. Va donc, va ! Tu verras de grandes cités, des gens d'autres races, des femmes d'autres climats, des paysages nouveaux, des coutumes et des mœurs différentes... Et puis tu vivras sur l'eau, des mois et des mois, au frottement de tes camarades, dans les limites de la coque, sans pouvoir t'échapper, et c'est cela qui forme, qui dresse et qui fait des gars pleins de vie et d'égoïsme ; l'égoïsme, indispensable dans le monde, car si tu ne te défends pas il y aura toujours quelqu'un qui te mangera ta grillade !... Rien, rien n'éveille comme le bateau et la vie de bateau, et rien ne ravigote mieux et le cœur et la tête. Va, va-t'en sur la mer, Alfredo...

La voix s'échauffait, le visage s'éclairait.

— Va-t'en, et, quand tu reviendras, tâche que ce soit les poches bien garnies, car c'est la seule chose que le village ne te pardonnerait pas, la pauvreté... L'argent est un sale métal, mais nécessaire. Moi, tu vois, après avoir parcouru le monde tant d'années, je suis resté sans le sou... Mais toi, tu as le temps. A la quarantaine, faut être riche, c'est la seule manière d'être indépendant, sans cela tu traîneras jusqu'à la fin.

Alfredo s'arrêtait de manger. Jamais il n'avait entendu Boni lui parler avec tant de conviction, avec un tel enthousiasme...

— Va, va, roule ! Le village n'est pas le monde ; le monde, c'est tout le reste. Il n'y a qu'une école de bois, entourée d'eau de tous côtés, en fait, pour t'apprendre ce que c'est que ton prochain.

Ayant liquidé son vin, Boni posa bruyamment le verre pour appuyer ses paroles.

— Ohhh !... Brrr !... Chut !... lançaient des amis attablés dans un coin, riant sous cape.

— Ben quoi ? protesta le sonneur, vous n'êtes pas d'accord, là-bas ?

— Si, *hombre*, si ! mais ils n'avaient entendu que des bribes de la conversation.

— Et ma mère ?... Comment voulez-vous que je laisse ici ma mère et ma sœur, toutes seules ?

— S'il n'y a que ça... du moment qu'elles auront de quoi vivre !...

— Mais moi je suis habitué à être toujours avec elles !

— Si tu veux, dans l'existence, devenir quelqu'un qui se respecte, faudra bien laisser de côté les sentiments.

— Sans doute...

— Fais de l'argent, Alfredo, d'une façon ou d'une autre ; au moins de quoi devenir un homme libre... et toi, tu es dans « la belle âge ».

— De l'argent ?

— Oui, oui, de l'argent... et chez nous, comme menuisier, tu n'en auras jamais... Hors d'ici, seulement... A travers le monde il y a tant de moyens d'en gagner quand on est jeune, résolu... Tu n'as pas de temps à perdre ; il faut qu'au bout de ta jeunesse tu sois pourvu... Sinon, malheur à toi !...

Alfredo reconnaissait à son ami un jugement éclairé, l'expérience des êtres et des choses, et il l'aimait tant ! Ses paroles le remuaient jusqu'au tréfonds.

Pendant un long moment ils n'ouvrirent la bouche que pour manger.

— Et, Boni, n'aurai-je pas trop de mal à trouver un bateau ?

— Un bon menuisier comme toi ?... Ils ne cherchent que cela !

— Prendrez-vous du café ? demanda la serveuse tandis qu'elle enlevait les miettes avec son torchon.

— Oui, et deux cognacs.

Ils ne reparlèrent de la question qu'une fois dans la rue ; Alfredo reprit :

— Sûrement, vous avez raison. Mais je ne sais pas, je ne sais pas si je me déciderai...

— Aie du cran, nom d'un !... au moins une fois dans ta vie ; tu ne le regretteras pas.

— Par contre, je le regretterai si je ne me décide pas, c'est sûr... Mais, plaidait Alfredo en souriant, laissez-moi au moins quelque chose à regretter dans ma vieillesse !

— Oh ! tu peux être bien tranquille ; tu auras beau avoir eu toutes les chances possibles, il te restera toujours de quoi regretter...

— Vous le savez par expérience ?

Boni s'arrête et le regarde longuement :

— Oui...

Alfredo l'attrape par-dessus l'épaule, et, affectueusement :

— On a dit tout ça pour rire...

— Ecoute, mon bonhomme, mon expérience ne devrait pas être perdue pour tout le monde, et puisque je n'ai pas d'enfants, je voudrais qu'elle te servît... Je l'espère...

Ses paroles se teintaient de mélancolie.

— Et votre affaire de canaris, ça marche ?

— Je n'ai pas à m'en plaindre...

Ils se quittèrent au milieu de la place.

*

Alfredo dormit mal cette nuit-là. Il ressassait les paroles de Boni :

« Pas de doute, se disait-il, il faut partir, partir et connaître le monde, et *faire* de l'argent... Maintenant, à mon âge, je ne peux pas bien me rendre compte de l'importance des gros sous. Mais pour que Boni, qui vieillit, ainsi me le remâche, il doit avoir raison... »

Le lendemain il travailla distraitement. Blas dut le rappeler à l'ordre pour l'avoir trouvé rêvant avec le mètre à demi ouvert...

« Tout ce que je gagnerai, si je reste au pays, ce sera de ressembler à don Andrès, un bonhomme à lunettes et à mégot sur l'oreille, contremaître d'une menuiserie, avec 3 pesetas de salaire, sans pouvoir me distraire cinq minutes parce que le patron qui me paye ne le permet pas... Exactement ce qui vient de m'arriver... Un joli avenir, dont Dieu me préserve !... Par contre, si je m'embarque, comme le veut Boni... C'est vrai que, si je m'embarque, je ne vois pas bien ce qui m'attend... Le malheur, c'est de ne pas être né coiffé, dans une bonne maison, avec l'avenir tout mâché ; mais quand on n'est pas né dans la dentelle... et qu'il faut partir, à quel saint se vouer... ? »

Le même soir, au dîner, le jeune homme hasarda :

— Et si je m'en allais une saison naviguer et connaître un peu le monde, qu'est-ce qui se passerait, mère ?

— Quelle idée, mon pauvre enfant ! Tu ne te trouves pas assez apprécié chez Blas ?... et ne vois-tu pas que ta sœur est appelée dans les meilleures maisons de la ville ? et que nous voilà installés sur le quai neuf ?... Mais que veux-tu de mieux ?... Que trouverais-tu donc de plus en naviguant au diable ?...

— Mère, qui nous écouterait pourrait croire que nous vivons dans le meilleur des mondes...

— Je crois que nous avons mangé notre part de vache enragée ; alors, ne te plains pas.

— Non, je sais bien, mais c'est qu'on me propose un poste de charpentier sur un navire, inventa le garçon.

— Oh ! je sens du Boni là-dessous, à plein nez... comme si j'y étais !

— Boni n'est pour rien dans l'affaire...

— Vous êtes joliment pendus l'un à l'autre ! Il ferait mieux de te laisser tranquille avec ses sornettes !

— Bon, bon...

— Mère a raison, fit Andrea, alors, maintenant que tout commence à s'arranger... tu prendrais le large ?

— Si vous aviez besoin de moi, je ne m'en irais pas. Surtout que je vous enverrais de temps en temps ce que je pourrais.

— Oh ! ce n'est pas pour ça...

La mère se prit la tête dans les mains et resta songeuse.

— Enfin, tu verras ce que tu as à faire. Tu n'es plus un gamin...

Andrea s'apprêtait à ajouter quelque chose, mais elle le garda pour elle en voyant le souci de leur mère.

Un long silence, puis :

— Et quand ce voyage, Alfredo ?

— Je ne sais pas, et je ne suis même pas sûr d'embarquer.

— Au moins dis-nous en temps ce que tu auras décidé.

— Soyez tranquilles...

A quelques jours de là, le jeune homme retrouva son vieil ami :

— Vous m'avez mis sens dessus dessous : je ne vais pas pouvoir faire autrement que de m'embarquer ! déclara Alfredo gaîment.

— C'est ce qui te reste de mieux à faire ; ici, tu sais ce qui t'attend !

— Ce que je voudrais bien savoir, c'est ce qui m'attend ailleurs.

— La vie large, non pas cette vie étriquée !

— Peut-être, peut-être...

— Si tu n'es pas décidé à devenir un homme libre, tu n'as qu'à ne pas bouger.

— Je suis décidé : je pars !

— Voilà comme j'aime les jeunes gens !... Tu verras, loin d'ici, par le monde, tu verras que la vie vaut la peine !

— Maintenant, il ne me manque plus que le bateau...

— Ne t'en occupe pas : je m'en charge.

Une pause.

— As-tu tâté le terrain chez toi ?

— Oui.

— Et alors ?

— Ma mère se résigne...

— Si j'avais écouté la mienne, autrefois, je ne serais pas parti non plus...

— Pourtant les mères voient bien souvent juste.

— Laisse donc, dans la vie il faut se tracer une ligne de foi... et marcher de l'avant ! Et si l'on doit piétiner quelque chose, on le piétine, nom d'un chien !

— Bon : quand vous aurez du nouveau, vous m'avertirez.

— N'aie crainte, Alfredo.

Une semaine plus tard, Boni prévenait Alfredo qu'une goélette, en chargement à Galdames, pouvait l'emmener jusqu'à Cardiff et que, dans ce port, la *Cunard Line* l'embaucherait comme charpentier sur l'un des navires qui faisaient les Philippines.

— La *Cunard*, c'est une compagnie anglaise des plus importantes... et chaque fois que tu le pourras tâche de naviguer pour des compagnies anglaises. Gens sérieux et marins de premier ordre !...

— Et quand part la goélette ?

— Ils auront fini de charger samedi, et, à la première marée, le cap sur Cardiff.

— Bon !

— As-tu tes papiers en règle ?

— Demain je m'en occuperai.

Quand la mère sut qu'il embarquait le samedi, elle pâlit et ne souffla mot.

— Enfin, tu as réussi à n'en faire qu'à ta tête ! lui dit sa sœur.

— Ne vous mettez pas dans cet état, mère ; au fond, ce n'est rien du tout ; je vais faire une promenade ! Le jour où vous y penserez le moins, vous me verrez de retour.

La femme soupira. Une immense fatigue l'accablait...

— Aïe, aïe, mon pauvre fils !

Elle se leva et sortit.

Personne n'en parla plus jusqu'au départ.

*

Le dimanche, à la tombée de la nuit, le bateau levait l'ancre avec Alfredo à son bord. C'était une goélette assez fine, presque élégante. A hauteur de la Plaza, deux femmes et un homme faisaient des signes d'adieu. De l'arrière, Alfredo répondait aux saluts. Soudain, la mère se sépara du groupe et se mit à courir sur le quai, comme folle, et secouant son mouchoir... Elle portait au cœur l'idée que, cet enfant-là, jamais elle ne le reverrait.

(A suivre.)

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Chaque événement historique d'importance suscite d'abord des chroniqueurs, témoins toujours partiaux et rarement capables de dégager la synthèse de leur époque en la survolant. Seul, un Samuel Pepys parvient-il parfois, en consignant scrupuleusement dans son journal les menus faits de sa vie la plus personnelle, à nous tracer un tableau assez évocateur de la Peste à Londres. Heureusement vient ensuite le temps des romanciers. Ils n'ont pas à se soumettre à une exactitude qui puisse être vérifiée par les documents. Il leur suffit, dans un cadre donné, d'inventer, mais sans qu'on puisse jamais leur dire : « Tout ce que vous racontez est le produit de votre imagination. La réalité n'aurait jamais pu combiner ces situations ni présenter ces personnages. » Il ne suffit pas, bien entendu, que cette condition soit réalisée pour que le romancier parvienne à créer une œuvre valable. L'exemple de Tolstoï est peut-être, à la longue, devenu funeste à ce point de vue ; après 1918, après 1945, des centaines d'écrivains se sont crus en mesure de récrire *Guerre et Paix* ; ils ont seulement réussi à laisser derrière eux d'épais volumes dont la valeur était plus documentaire qu'esthétique, car ces écrivains étaient, en fait, demeurés au stade du chroniqueur.

Une telle ambition a sans doute hanté le cerveau de Norman Mailer lorsqu'il s'est mis à écrire *Les Nus et les Morts* (Albin Michel, édit.). Il avait vingt-cinq ans et le goût de l'invention romanesque ; à peine sorti de Harvard, il avait été jeté dans la guerre ; son expérience des Philippines, puis de la campagne de Luzon lui permettait de croire qu'il connaissait tous les aspects d'une guerre scientifique et sans merci. Il visa incontestablement à l'œuvre la plus haute d'un écrivain : un roman complet, total. Le fait qu'il eût des idées n'était pas négligeable ; elles étaient, en tout cas, d'une espèce assez simpliste pour ne pas l'encombrer.

Peut-on mesurer exactement le degré de réussite auquel il parvint ? L'immédiat et considérable succès de son livre signifie peu de chose à ce propos-là. Ses personnages étant pour la plupart frustes, il met dans leur bouche un langage cru et vulgaire. On sait que la guerre fait vivre les soldats dans une société d'hommes seuls et que cette situation exacerbe tous leurs instints sans distinction. Mais il n'en faut guère davantage pour trouver une vaste audience aux U.S.A., dont le public est loin d'être autant que le nôtre blasé sur les plaisirs pimentés de ce genre de lecture.

Cette réserve est importante, car elle limite considérablement la portée du roman : les effets obtenus par Norman Mailer eussent été sans doute plus puissants encore s'il avait consenti à abandonner cette banale convention selon laquelle des personnages que l'on veut vrais doivent parler, avec le plus d'exactitude possible, le langage de tous les jours. La vraie convention romanesque consiste à faire parler et agir les personnages *comme dans les livres* tout en obtenant d'eux, par la subtilité de l'art, qu'ils nous soient aussi proches que des personnes de notre entourage dont nous savons pourtant qu'elles parlent souvent un langage peu châtié.

Il n'en reste pas moins que le roman de Norman Mailer est l'un des plus considérables que la dernière guerre ait inspirés. Son aspect documentaire sert considérablement l'action, lui donnant, si l'on veut, un commencement et une fin. Il s'agit, en effet, de la conquête, par une division américaine, d'une île du Pacifique tenue par les Japonais. Commandés par le général Cummings, un officier supérieur pour qui la guerre est une fin en soi, les Américains débarquent, s'installent, puis, à travers la jungle, progressent jusqu'à la ligne Toyaku, fortement tenue par l'adversaire. Mais ce ne sera pas la valeur guerrière qui viendra à bout de cette position : les Japonais s'effondreront d'eux-mêmes sous l'effet d'une lente usure et du manque de ravitaillement en vivres ou en munitions. Ainsi Cummings sera-t-il frustré de la victoire espérée qui lui aurait procuré, en même temps que la gloire, un avancement immédiat.

Mais cet aspect du livre n'est, somme toute, qu'épisodique. Car nous nous trouvons moins souvent à l'échelon supérieur de la division que parmi les hommes composant l'unité inférieure la plus éprouvée : une section de reconnaissance commandée par Croft, sergent dur et brutal. Nous apprenons rapidement à connaître ces hommes qui ne s'aiment guère entre eux et souvent même se haïssent. Ils n'offrent jamais, en tout cas, l'image conventionnelle et assez fade que nous nous faisons d'habitude des Américains. Ils savent à peine pourquoi ils se battent ; ils détestent cette besogne sordide et harassante qu'on leur fait accomplir ; ils crèvent de peur le plus souvent. Jamais aucune noblesse dans leur caractère : ils sont bas avec naturel et une sorte d'ingénuité animale. Et pourtant, par une instinctive fidélité au devoir, ils vont jusqu'au bout du travail qu'on leur confie. On ne peut donc désespérer d'eux totalement.

Au moment de l'offensive qu'il croit devoir être décisive, le général a une grande idée. Il fait débarquer cette section à l'arrière de la ligne ennemie, avec la mission de pousser une reconnaissance à travers la jungle et la montagne jusqu'aux approches de cette ligne. D'autre part, afin de se débarrasser d'un lieutenant de son état-major dont il hait la lucidité et l'esprit d'indépendance, le général lui donne le commandement de la section. Pour celle-ci une effarante odyssée commence dans une nature sauvagement hostile. Mais Croft a vu d'un mauvais œil le commandement de la section lui échapper : il s'arrange pour faire tomber le lieutenant sur un poste japonais dont il connaît l'existence par un rapport d'éclaireur à qui il a ordonné le silence. Le lieutenant est tué. Croft va-t-il abandonner la patrouille et revenir sur ses pas ? Non. Il entraîne au contraire la section harassée, amputée déjà de quelques hommes, à l'assaut d'une montagne, espérant tourner le col tenu par les Japonais. Croft échouera cependant, et dans l'embarcation qui est venue le reprendre il apprendra que la guerre s'est terminée — sans lui — dans ce secteur d'Anopopei. Ainsi, tous auront-ils été frustrés.

Il faut saisir là une des grandes leçons de ce livre amer et cruel qui n'épargne jamais le lecteur et ne montre aucune tendresse envers ses personnages. La guerre dénude les hommes jusqu'à l'os ; elle les ramène aux composantes élémentaires de leur nature... lorsqu'elle ne les jette pas dans une mort affreuse : les soldats sont des nus ou des morts, souvent les deux à la fois.

Une atmosphère oppressante jusqu'au malaise ne cesse de régner

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

tout au long de cet ouvrage, qu'il faut avoir le cœur et l'esprit bien accrochés pour lire jusqu'au bout. On en est récompensé cependant. Malgré son ton systématiquement hargneux, malgré une technique souvent maladroite et qui exploite trop les effets bien connus du monologue intérieur et du retour en arrière, le roman de Norman Mailer est une œuvre dont on ne doit pas sous-estimer l'importance : il est, comme la jungle qu'il décrit à plusieurs reprises, énorme, touffu, enchevêtré. Mais, comme à travers ses épaisseurs de lianes et de plantes en décomposition, une vie puissante y palpite.

PAS de genre plus tentant que le roman d'anticipation et pas de plus difficile au fond ! Il semble qu'il suffise de laisser courir l'imagination et que, certains postulats de temps et de lieux une fois posés, certaines hypothèses établies, les circonstances découleront les unes des autres suivant les règles d'une logique interne. Les mathématiciens qui ont inventé les géométries non euclidiennes n'ont pas fait autre chose. Dès qu'on admet que deux parallèles peuvent se rencontrer ailleurs qu'à l'infini, on arrive à démontrer que la somme des angles d'un triangle fait plus ou moins que deux angles droits ou que deux et deux font tout autre chose que le quatre de notre enfance. Et il ne peut être question de mettre désormais en doute ces nouvelles évidences.

Le romancier, cependant, n'exploite pas le domaine glacé des chiffres ou des figures géométriques. Si imaginaire soit-il, le monde qu'il va nous proposer comme image d'un certain futur n'en contient pas moins des hommes ; même si on les oppose à des monstres, ceux-ci ne peuvent être totalement inventés. Souvenons-nous, par exemple, de la peine inouïe que Wells se donne pour décrire ses Martiens : il ne peut faire cependant que ces habitants d'une autre planète possèdent encore des attributs humains. On s'aperçoit donc vite que le romancier d'anticipation ne peut qu'extrapoler une réalité connue et pousser jusqu'aux extrêmes les conséquences de situations sociales ou politiques existant déjà aujourd'hui. Par la logique même de sa création, et ce jeu formel risquant de paraître bien stérile, l'écrivain en vient vite au pamphlet philosophique. Il arrive même souvent que ce soit là son intention originale.

Tel fut certainement le cas de George Orwell, qui, en écrivant *1984*, n'a certainement pas voulu s'abandonner au seul plaisir de l'imagination créatrice. Au contraire, la forme romanesque n'aura été pour lui qu'un moule commode pour donner forme à un certain nombre de critiques de notre société et des voies dans lesquelles elle s'engage. Le dialogue platonicien ou le conte philosophique cher au XVIII[e] siècle ont de même été longtemps des cadres pratiques et conventionnels pour l'expression des idées. Nous sommes sans doute trop blasés : nous nous intéressons autant au cadre qu'à l'image significative limitée par lui.

George Orwell imagine donc qu'en 1984 les régimes totalitaires sont arrivés à l'apogée de leur puissance. Parfaitement rodée, la machinerie ne connaît plus qu'un petit nombre d'élus : les membres du Parti, et une masse innombrable et amorphe : les prolétaires. La terre est partagée entre trois nations seulement, dont le régime politique et l'idéologie sont rigoureusement identiques et qui, de ce fait, se font une guerre sans merci encore que sans issue possible. L'emprise de ces régimes sur leurs sujets est totale.

C'est à travers l'aventure du pauvre Wilson que nous verrons agir les rouages de cette société future. Bien placé pour comprendre que le parti dont il est membre redoute avant tout la nostalgie du passé, Wilson s'efforcera de s'en créer un qui lui soit propre. Sa tentative échouera naturellement. Après son passage par les chambres de torture du ministère de l'Amour — nom dérisoire donné au siège de la police — Wilson, broyé, admettra non seulement que deux et deux font cinq puisque le Parti en a ainsi décidé, mais encore en viendra-t-il à y croire de tout son être : il deviendra un parfait citoyen de l'an 1984.

Les lois du genre le veulent : les références du roman d'Orwell avec notre société contemporaine ne manquent donc pas. Il n'est pas indifférent, à ce sujet, de savoir que l'auteur a combattu en Espagne parmi les rangs du P. O. U. M., cette fraction que les communistes poursuivaient d'une haine bien plus implacable que celle dont ils disposaient pour les franquistes. *1984* est donc, en fait, un pamphlet qui, visant tous les totalitarismes, s'adresse à celui qui est aujourd'hui parmi les plus dangereux et les plus virulents. Tout ce que l'on sait des pays d'au delà le rideau de fer porte à croire que les bases de ce roman sont sérieuses et dignes de considération. *1984* ennuiera souvent, car George Orwell, voulant exprimer des idées, les énonce souvent trop. Et c'est bien la chose la plus ennuyeuse qui soit dans un roman, fût-il d'anticipation. Mais ce livre prendra à la gorge tous les lecteurs que ne laisse pas indifférents le problème essentiel de l'homme : la liberté de disposer de soi-même, de son cerveau et de sa vie, envers et contre tous les partis, toutes les formes de société.

SES romans aussi bien que ses contes le démontrent : Marc Blancpain se trouve aussi à l'aise dans le livre de longue haleine, comme *Le Solitaire*, que dans le récit bref, tirant toute sa valeur du trait bien conduit, comme dans ses *Contes de la Lampe à graisse*, où l'on voit, pour la seule fois peut-être, un ex-prisonnier de guerre ne pas s'attendrir sur ses malheurs. Avec son récent livre : *Les Fiancés d'Olomouc* (Flammarion, édit.), sa virtuosité s'efforce de jouer sur deux tableaux. Il s'agit, en effet, de deux nouvelles dont la technique se situe à mi-chemin entre le conte et le roman : trop longues pour se contenter de la flèche qui fait mouche, pas assez pour permettre aux personnages de se situer à une trop grande profondeur.

A la vérité, ce n'est vraiment sensible que dans la première de ces nouvelles où l'exercice se sent trop et où l'écrivain s'amuse au détriment du lecteur ; ce n'est qu'un conte, mais tiré en longueur et dont l'effet, au lieu d'être donné en une ligne, n'en finit pas de nous être préparé. L'histoire du « Grand Georges », au contraire, s'insinue doucement en nous encore que ses ressorts, à la réflexion, puissent paraître un peu fatigués.

Marc Blancpain a gardé une grande tendresse pour sa province d'origine : la Thiérache, et il ne peut jamais se défendre d'un frémissement dans la voix lorsqu'il en évoque les vastes pâtures, les vallons secrets où coule un ruisseau, les villages à peine touchés par l'industrie. C'est là qu'il fait vivre son héros, un brave homme dont la mère a été séduite par un notaire et qui ne saura jamais rien de son père jusqu'au jour où, vieillard déjà, il le retrouvera dans des circonstances dramatiques. Le pittoresque de cette nouvelle, sa résonance secrète ne sont pas dans les faits, qui sont simples, mais dans l'affection que l'auteur porte à ses personnages et qu'il nous fait tout naturellement partager. *Le Grand Georges* est une de ces œuvres dont on s'enchante longtemps des proportions et du frémissement intérieur.

Comité de Direction : Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 3e trimestre 1950. — Imprimeur n° 117.